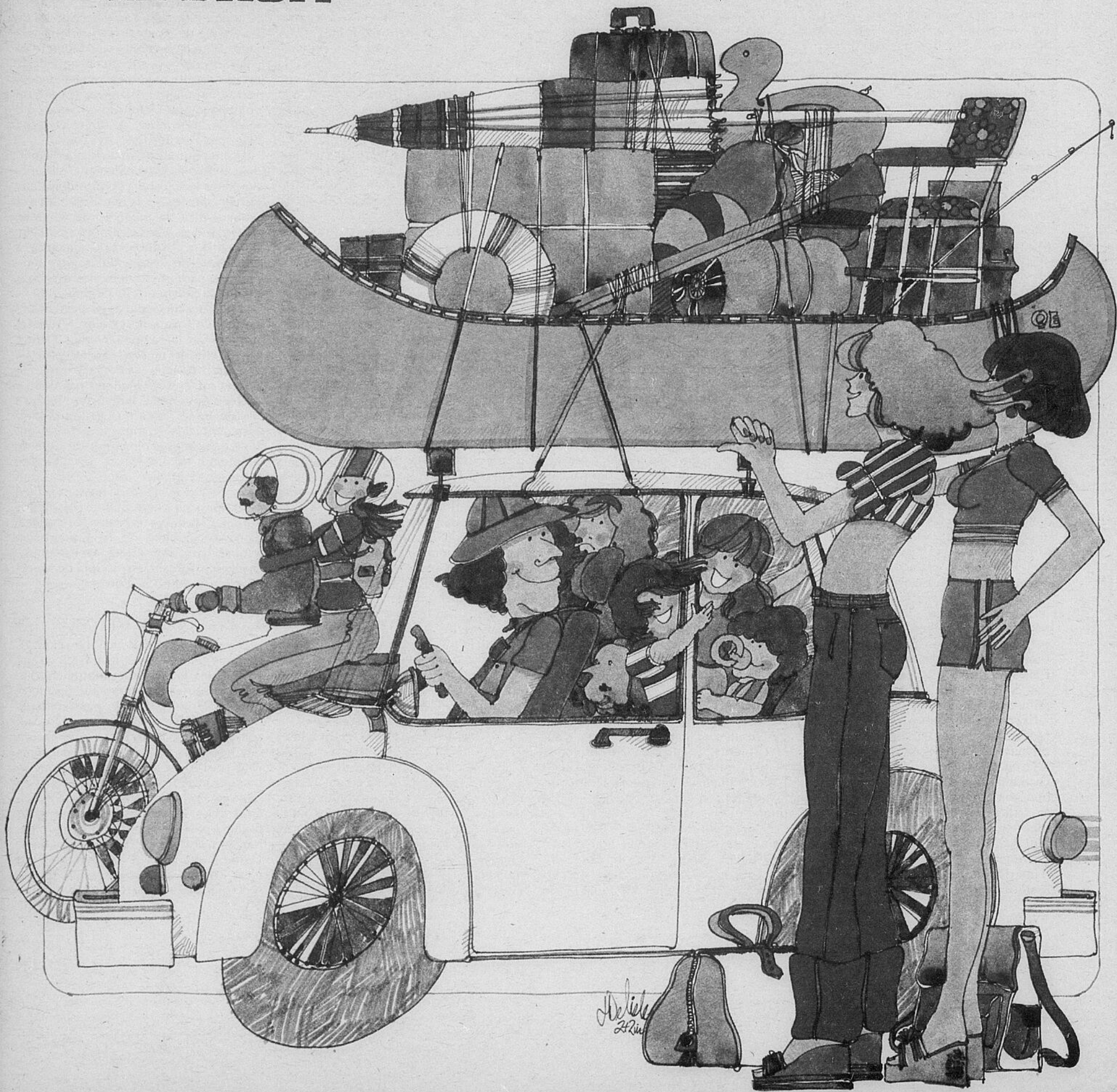


perspectives

LE DROIT



Du petit

PAR THÉRÈSE DUMESNIL

Nommer les fleurs des champs et les oiseaux du ciel, parcourir les constellations et interroger les pierres, apprivoiser, le milieu physique comme on approche un être dont les affinités vous font signe: voilà une façon toute poétique de donner raison une fois de plus au dicton selon lequel le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. Après avoir fait carrière à la radio et à la télévision d'État pendant une quinzaine d'années — rappelez-vous Carrefour, Partage du jour, Est-ce ainsi que les hommes vivent? —, Renée Larochelle a choisi, en devenant épouse-et-mère-et-femme-au-foyer, un terrain propice à l'épanouissement d'une passion qui avait longtemps couvé; c'est au grand air de Val-David qu'elle vit maintenant un amour des sciences naturelles qui va droit au cœur du pays pour y puiser le suc de tous les patrimoines. Un amour d'enfance que les grandes écoles d'il y a vingt ans, axées sur les professions dites libérales, étaient loin de cultiver.

"Je me rappelle qu'en philo II une femme orientrice était venue nous parler des diverses carrières qui auraient pu s'offrir à nous; certaines de mes compagnes iraient en médecine, d'autres feraient le droit, etc. Moi, je n'avais aucune idée de ce que j'avais envie de faire. Et je sais maintenant que, si j'avais eu la chance d'aller dans un groupe de jeunes naturalistes ou d'être un peu poussée dans ce domaine des sciences naturelles, je me serais probablement dirigée de ce côté-là et je crois que j'aurais beaucoup aimé ça."

Québécoise de souche, du temps où l'épithète était réservée aux citoyens de la Vieille Capitale, Renée Larochelle hésitera un moment entre la presse écrite au quotidien *le Soleil*, l'animation à CFCM-TV et l'invitation à s'expatrier à Montréal pour entrer au service des émissions éducatives et d'affaires publiques de Radio-Canada. A l'époque — vers la fin des années 50 —, les Montréalais tiraient grand orgueil de ce drainage des talents de Québec vers la Métropole, seul bassin culturel digne de ce nom! Renée Larochelle fit comme bon nombre de ses concitoyens et vint se tailler une place enviable comme reporter, recherchiste et animatrice, tant à CBF qu'à CBFT.

Présence de l'art, Femme d'aujourd'hui, Joindre les deux bouts, Consommateur averti, Arts et Lettres, Partage

du matin et les émissions dont nous faisons état tantôt lui donneront l'occasion d'approcher des personnalités éminentes du monde des arts, de la politique, des sciences. Quand elle évoque ces moments d'intense communication, Renée Larochelle nous fait revivre l'émotion vraie dont ses interviews étaient empreintes, la chaleur avec laquelle elle accueillait ses invités, le climat d'intimité discrète qu'elle savait créer; l'étendue de sa culture, aussi, condition sans laquelle l'interview n'est que verbiage ou acrobatie.

En vérité, Renée Larochelle avait tout en main pour oublier les sciences naturelles et se concentrer encore longtemps sur ce métier de communicateur. Mais il semble qu'on revienne toujours à ses premières amours, par les détours que le destin vous réserve. Beau détour, à vrai dire! C'est pour vivre sa maternité à plein que Renée Giraldeau — eh oui! pour les gens du village, la maman de Nicolas et la femme de Jacques ne saurait être autre que Mme Giraldeau — quittait sa carrière il y a six ou sept ans et s'établissait à Val-David, désireuse d'élever son enfant dans un contexte de nature. Et quand je lui demande si elle ne mijoterait pas une rentrée à la radio ou à la télé, c'est sans hésitation qu'elle répond "non". Une réponse négative qui s'alimente à une source toute positive: elle aime sa vie!

Tout vient de l'enfance

Il y a des rencontres qui appelleraient un retour, des rapprochements, mais que les circonstances consignent dans la mémoire, sans bail précisant l'échéance. Pourtant, l'on sait d'intuition qu'il y aura échéance, à moins de choisir la frustration à perpétuité. L'image vous trottera dans la tête tant que vous n'irez pas voir quelle réalité elle recouvre. Le monde des sentiments est fertile en situations de cet ordre. Il peut en être ainsi d'un coup de foudre pour la nature. C'est un peu l'aventure de Renée Larochelle. Une histoire qui avait bien commencé, mais qui l'a longtemps laissée sur son appétit. Une histoire qui remonte à l'enfance.

"Tout vient de là. Plus jeune, on ne pense pas toujours à rendre hommage à ses parents pour ce qu'ils nous ont apporté, mais à l'âge que j'ai et, surtout, quand on a des enfants, c'est une chose

dont on prend conscience. Un certain culte de la beauté et l'amour de la nature m'ont été donnés par mes parents dans l'enfance." Renée Larochelle évoque la ferme des grands-parents, où la charrette de foin à la charge soyeuse se profile dans une luminosité de symphonie pastorale à la Millet. Il y a aussi les fraises sauvages, cette gâterie par laquelle la nature s'attache tant de fervents.

Mais les visites à la ferme ne sont pas la vie à la ferme. Peut-être prennent-elles, de ce fait, des dimensions mythiques qu'elles n'ont pas pour ces fils de la terre qui trop souvent choisissent les fleurs de macadam et le poulet aux hormones, en âge de décision. Pourtant, que la montagne est belle! Chez Renée Larochelle, la promesse trompée affleure au souvenir, non sans une certaine nostalgie. "Ce goût qui m'a été donné, il n'a pas été alimenté et développé comme il aurait pu l'être. Chez nous, pourtant, il y avait une bibliothèque familiale convenable, avec une certaine dose de canadienne. Il y avait *les Anciens Canadiens*, *le Chien d'or*, du Philippe Panneton, Damase Potvin, Adjutor Rivard. Il y avait même Claude Mélançon, où j'aurais pu nourrir mon goût des sciences naturelles. Mais ça demeurait livresque." De l'enseignement des sciences naturelles à l'école, elle retiendra l'histoire toute sèche et presque rébarbative des monocotylédones et des dicotylédones, sans plus. "Ce n'est que le jour où j'ai mis un avocat en terre et qu'il s'est ouvert que j'ai vu ce qu'était un dicotylédone." Il y avait belle lurette qu'elle avait quitté le collège! C'était avant l'institution des classes vertes.

Il fallait plus que cette démonstration exotique pour révéler à Renée Larochelle le sens du goût de revenez-y que lui avaient laissé ses rencontres fortuites avec la nature. C'est en retrouvant les fleurs sauvages de son enfance et en apprenant à les nommer — épervière, prunelle, moutarde des champs, achillée qu'au fond, pendant tout cet éloignement, elle se cherchait des racines. Et dès lors, accès lui est donné à un patrimoine aussi vaste qu'insoupçonné.

C'est la découverte des oiseaux: "Pour moi, les oiseaux du Québec ont longtemps été des oiseaux ternes, genre moineaux, étourneaux, corneilles ou, au mieux, hirondelles des granges. Mais

la première fois que j'ai vu un pinson indigo! Quand, un printemps, j'ai assisté au mont Royal à l'arrivée d'un vol de fauvettes de toutes les variétés: la fauvette flamboyante, la fauvette à calotte noire — celle qu'on appelle la petite fauvette juive... Quand j'ai découvert la mésange, le tangara, c'a été un éblouissement! C'était une richesse qui était là, qui était à nous et dont j'ignorais l'existence!"

Notre naturaliste amateur va d'émerveillement en émerveillement. Surprendre, dans le sous-bois du printemps à la lumière généreuse, la floraison hâtive et éphémère de la médéole de Virginie, des orchidées, de la clintonie boréale, des petites claytonies, du dicentre à capuchon, de la sanguinaire; contempler le monde mystérieux des fougères, depuis le polypode de Virginie jusqu'à la capillaire du Canada, en passant par l'osmonde royale et les autres variétés d'osmonde, la fougère plume d'autruche, l'onoclee sensible, la botryche de Virginie! Grand sourire d'extase: la nature est là, qui t'invite et qui t'aime; un pays t'es donné! Il ne reste plus qu'à multiplier les occasions d'approfondir les connaissances nouvelles. Et ce sont les randonnées écologiques du Club de montagne de Val-David, du Club de montagne canadien, avec le professeur Jean Beaudry; c'est la mise sur pied d'un cours de botanique et d'écologie, sous les auspices du Service d'éducation aux adultes de la Commission scolaire des Laurentides avec, comme professeur, un ancien disciple de Marie-Victorin, l'abbé J.A. Potvin.

L'appropriation du pays

"Ce n'est pas une démarche scientifique que je fais. Je ne dis pas ça en me réjouissant, je constate simplement que je ne construis pas d'herbier de façon rigoureuse, je ne cueille pas les fleurs rares. Je cueille les fleurs sauvages qui sont en abondance, parce que ça fait des bouquets merveilleux. Je ne mets sous presse, en général, que ce que je ne peux pas identifier, quand je suis en randonnée. Je rapporte donc un spécimen et je le mets sous presse pour pouvoir mieux l'identifier ou le comparer à d'autres et aussi pour noter l'endroit où il a été cueilli. Mais ce n'est pas fait de façon rigoureuse. Je mets des fougères sous presse parce que

écran à la grande nature

APRÈS AVOIR INTERVIEWÉ TANT DE GENS,
RENEE LAROCHELLE
INTERROGE LES OISEAUX, LES FLEURS...

graphiquement, esthétiquement, c'est d'une grande beauté. Je comprends maintenant, pourquoi un artiste comme René Derouin s'intéresse beaucoup à la botanique. Ça fait partie de sa démarche d'artiste et, aussi, d'un souci d'identité et d'appropriation du pays.

"C'est également ça que ça signifie pour moi. La découverte des oiseaux du Québec et de la richesse qui nous entoure dans le domaine des sciences naturelles a été, pour moi, du même ordre que la découverte des vieux meubles, des maisons traditionnelles, de tout notre patrimoine que nous comptons pendant si longtemps pour quantité négligeable. Nos meubles ont pris le chemin des musées américains où ils ne sont pas identifiés. Ils sont là sous le nom de "early americana" et nous les avons laissés partir parce que nous ne leur soupçonnions pas de prix; c'était à nous, donc ça ne devait pas valoir grand-chose. J'entendais l'autre jour l'historien Robert-Lionel Séguin parler du renouveau de l'artisanat et dire qu'autrefois il y avait une tradition extrêmement vivante. Il suffit de penser aux Baillargé, aux Renvoyzé, à tous les artisans dont la notoriété était établie jusqu'aux Etats-Unis, où ils étaient très en demande.

"Je pense qu'il y a eu, quelque part chez nous, une cassure, une coupure qui a peut-être correspondu avec l'urbanisation et la prolétarianisation du peuple canadien-français. Si on regarde dans toute notre production romanesque ou artistique, à moins que je me trompe, j'ai l'impression que la nature est représentée dans son aspect de l'infini, cette immensité blanche à dominer, à habiter, mais c'est la nature dans son aspect sauvage, avec lequel il faut se colleter. Le coureur des bois, le chasseur, le draveur sont là, mais il me semble que notre nature heureuse n'y est pas. Je n'ai pas lu dans notre littérature ce que j'ai trouvé dans Colette. Et dans notre peinture, je ne trouve pas l'équivalent de ce qu'a fait Audubon, aux Etats-Unis. Je dis qu'il y a eu coupure, parce que je viens de lire Elisabeth Bégon et elle parle de La Galissonnière qui était en poste au moment où le botaniste Pierre Kalm est venu au Canada. Le scientifique aurait loué les connaissances du gouverneur de la colonie, en matière de botanique...
Suite page 4



Photo Denis Plain — Perspectives

Du petit écran

"On raconte que Gaston Miron se serait vu critiquer certains de ses poèmes, sous prétexte qu'ils étaient truffés de termes exotiques. Or, ces termes "exotiques" étaient tout simplement des noms de fleurs de chez nous... Cela indique bien qu'il y a une méconnaissance de ce patrimoine que représente notre flore. C'est la même chose dans le domaine des oiseaux. Je pense à l'alouette. On chante l'alouette et c'est une chanson qui nous identifie: je me demande qui a déjà vu l'alouette, qui l'a entendue chanter. Sur le paquet de tabac Alouette que fumait mon grand-père, il y avait l'illustration d'un oiseau qui n'est pas l'alouette. C'est la sturnelle des prés qui s'appelle en anglais "meadow lark".

Sous la hache du bûcheron

"Dans tout ça, je vois une aliénation par rapport à une richesse qui est nôtre. Un arbre qui ne représente qu'une chose à abattre, qui n'est qu'une occasion de pratiquer l'art du bûcheron, mais c'est un arbre qui est coupé de toute sa dimension poétique, de toute sa signification, de tout son rôle écologique! Mon frère vient de vendre un chalet qu'il possédait, près d'un lac. L'acheteur s'est empressé de raser tous les arbres qui l'entouraient. Il trouvait, évidemment, qu'il n'y avait pas assez de soleil, mais il ne devait pas savoir que les arbres empêchent l'érosion et que de les couper, c'est peut-être le plus sûr moyen d'entraîner la pollution d'un lac.

"Dans le même ordre d'idées, quand un oiseau, une perdrix, un héron ou une oie ne représentent plus qu'une cible, la cible du chasseur, je trouve que là encore on ampute la nature de toute sa richesse. Un exemple me vient à l'esprit: le faucon pèlerin, en voie d'extinction. Le gerfaut blanc du haut Arctique également. Le faucon pèlerin est presque totalement disparu de l'Amérique du Nord, parce qu'il y a des dérivés du D.D.T. qui se sont infiltrés dans sa chaîne de nutrition. Le résultat de cette pollution, c'est qu'il pond des oeufs à coquille trop mince, qui n'éclosent pas; il ne se reproduit donc à peu près plus. Il en reste quelques aires protégées, dans l'Arctique. On pourrait croire qu'ils sont l'objet d'une grande sollicitude: eh bien non! Ils sont surtout traqués et on va jusqu'à payer \$6 000 — les

fauconniers, les collectionneurs offrent jusqu'à \$6 000 — pour obtenir les derniers faucons pèlerins ou encore plus cher pour les gerfauts blancs du haut Arctique. Claude Lévy-Strauss faisait remarquer qu'on érige à grands frais des musées où l'on conserve à non moins grands frais des oeuvres d'art qui sont maintenant d'une valeur absolument ridicule. Mais il disait que la disparition d'une espèce vivante, c'est un drame bien plus grand que la perte d'un chef-d'oeuvre, parce que cette espèce vivante, personne ne pourra en recréer l'équivalent.

"Alors, il y a cet instinct de chasser, de couper, d'arracher inconsidérément, qui semble universel, et c'est là qu'il faut faire un travail d'éducation et espérer que lorsque nous serons conscients de nos richesses, peut-être en prendrons-nous soin davantage. Ce n'est pas normal que nos rivières soient de tels cloaques et qu'on se serve de nos montagnes comme panneaux d'affichage. Je trouve scandaleux, pour citer un exemple bien précis, qu'un camp de yoga, à Val-Morin, abîme le paysage pour s'annoncer en lettres rouges de taille incroyable, à flanc de montagne... Un camp où l'on fait de la contemplation de la beauté universelle..."

L'on pourrait croire que cette révolte et cette démarche amoureuse débouchent sur un engagement farouche, sur une action concertée pour protéger la nature menacée. "Je traverse peut-être une période où je n'aime pas être embrigadée. Je ne suis pas trop friande de militantisme. Je pense, par contre, qu'il y a malgré tout chez moi un enthousiasme assez prosélyte, à ses heures. Quand des gens manifestent de l'intérêt pour l'attention que je porte aux cailloux, aux étoiles, aux fleurs ou aux oiseaux, il m'arrive de parler d'abondance... au risque de les ennuyer! Ils n'en demandaient peut-être pas tant! Je suis bien consciente, par ailleurs, qu'il faut des groupes de pression pour talonner le législateur et essayer d'éveiller les consciences. Je dis bravo à ceux qui ont le talent de militer. En même temps, je pense qu'il y a un travail extrêmement important à accomplir en matière d'éducation et de sensibilisation aux choses. Il faut développer la connaissance des sciences naturelles chez nous. Ça se fera d'abord par les jeunes; ça se fera aussi, de plus en plus,

en amenant les gens dans la nature. Un travail dont les résultats se feront sentir à long terme, comme tout travail de transformation des esprits."

Des signes prometteurs

L'observation de la nature peut sembler, de prime abord, une démarche purement contemplative. A ceux-là qui n'y verraient pas le côté actif, Renée Larochelle rappelle qu'il faut d'abord se déplacer pour voir les choses. Faire des recherches dans les livres. Comparer. Développer le sens de l'observation. Apprendre à voir. "Il y a une intériorisation, un cheminement, un mûrissement qui ne se font qu'avec le temps." Cette assimilation de la réalité environnante suit l'analyse et appelle les grandes synthèses. Elle replace l'individu dans son contexte naturel et lui en donne la fierté, l'amour. Et tout amour suppose le respect. Amener les gens à prendre conscience de cette réalité première qu'est le milieu, à en découvrir l'importance et la beauté devrait faire partie du processus de l'éducation et avoir des ramifications dans le projet d'éducation continue. Il faut commencer tôt.

"C'est naturel, chez l'enfant, d'avoir le sens de l'émerveillement, mais cette disposition peut être étouffée très vite, si on ne la cultive pas, si on ne met pas les jeunes en contact avec la nature." Parallèlement à ce travail d'éducation, il est essentiel que le Québec réserve de plus en plus de grands espaces où les spécimens de notre flore et de notre faune vivront à l'aise dans leur habitat naturel, estime Renée Larochelle. Il faut également multiplier les camps de jeunes naturalistes, les centres d'observation du ciel comme il y en a à Dolbeau, les musées miniers comme il s'en trouve à Malartic, les stations écologiques comme les Palissades de Saint-Siméon. "J'entendais le ministre du Tourisme, M. Duhaim, parler des régions qui sont très particularisées, en Europe. Je pense que chez nous aussi, cette identité régionale devait être développée, mise au jour et à contribution. Tout ça pourrait rétablir la continuité. C'est René Lévesque qui disait très justement qu'un peuple qui n'a pas le sens de la continuité, quel avenir peut-il avoir? Je pense que chez nous, ça a été le grand drame: chaque génération est arrivée en disant: "Ce qui s'est

fait avant nous, ça ne vaut rien, on le démolit, on repart à zéro, on recommence tout. Quand on recommence trop souvent à zéro, on reste souvent à zéro, aussi. Il serait temps de renouer pour vrai avec la tradition.

"J'ai l'impression que c'est amorcé. Qu'on commence à prendre conscience des richesses qui sont les nôtres et des richesses qui sont en nous aussi. La quête du pays, la quête de l'identité, c'est aussi la quête de soi. La connaissance est peut-être la seule réalité qui soit à la fois du domaine de l'Être et de l'Avoir. Une connaissance que l'on possède, c'est un avoir, c'est un acquis. Mais cet acquis se transforme en vous, devient votre propre substance, enrichit votre être. J'aime beaucoup le mot de Malraux: "Tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux." La démarche se dessine dans plusieurs domaines: on réédite nos classiques, on remet l'Histoire au programme, une certaine musique d'aujourd'hui se rappelle l'autrefois, l'artisanat s'impose, l'architecture traditionnelle prend un air de fierté qu'elle n'avait pas, il me semble, il y a quelques années..."

Mais tout est loin d'être gagné. "Je lis la dédicace que faisait Marie-Victorin dans la première édition de *Flore laurentienne*, en avril 1935; ç'aurait pu être écrit hier, à quelques nuances près: "Je dédie ce livre à la jeunesse nouvelle de mon pays et particulièrement aux 10 000 jeunes naturalistes. Ce sera mon humble contribution à une oeuvre pressante: le retour des intelligences aux bienfaites réalités de la nature. (...) Devant le spectacle affligeant d'aujourd'hui, devant le désarroi du monde, beaucoup d'esprits mûrs se demandent si nous n'avons pas fait fausse route en condamnant le cerveau de nos enfants et des jeunes gens à un régime exclusif de papier noir; si la vraie culture et le vrai humanisme n'exigent pas une sorte de retour à la terre, (...) que nous reprenions contact avec la nature."

"Il y a beaucoup à faire, de conclure Renée Larochelle. Actuellement, au Québec, bien des signes nous permettent d'être très optimistes, mais en même temps, nous devons être extrêmement vigilants. Quand on lit le *Génocide en douce* de Pierre Vadeboncoeur, on a des frissons dans le dos." ●

à la grande nature

La Matinée **FILTRE SPÉCIAL**

LE DOUX ÉQUILIBRE FILTRE / TABAC



La Matinée **FILTRE SPÉCIAL**
est la seule cigarette dans sa catégorie
à offrir un équilibre entre le filtre et le tabac.
Son filtre spécial exclusif est tellement efficace qu'il
permet l'emploi d'un riche tabac corsé. Vous obtenez donc
une saveur plus franche, une satisfaction plus complète.
Elle est disponible en formats King Size et 100 mm.

La Matinée **FILTRE SPÉCIAL**

AVIS: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette—100 mm: "goudron" 11 mg, nicotine 0.8 mg. King Size: "goudron" 10 mg, nicotine 0.7 mg.



PAR JACQUES BEAUCHAMP-FORGET

A ma Clipper portative fidèle servante depuis 1949

Elle a joué un rôle important dans la vie de l'auteur de *Maria Chapdelaine*, qui en avait appris le maniement à l'école Pigier pendant qu'il préparait sa licence en droit à la Sorbonne. Elle lui permet, à Londres, de devenir employé de bureau chez des courtiers maritimes de Bishopsgate Street, au cœur de la Cité. Et, à Montréal, de répondre à cette petite annonce de *la Presse* du 11 novembre 1911:

Jeune homme demandé. Devra savoir la comptabilité, la sténographie, la clavigraphie et parler les deux langues. Ecrire avec références,

Boîte 151

Elle l'amène à la Security Life of Canada qu'il quittera dès le printemps suivant pour le Lac-Saint-Jean: Péribonka, Saint-Gédéon, Kénogami. Moins de dix mois plus tard, il revient à Montréal et, deux jours après son retour, il entre au service de la quincaillerie en gros Lewis Bros. comme sténographe et traducteur, au salaire de "quinze belles piastres par semaine". Au témoignage de son patron, il a posé une condition à son engagement: obtenir la faveur d'utiliser une machine à écrire une heure avant l'ouverture et une heure après la fermeture des bureaux. (Le matin, les portes ouvraient à 7 heures.) C'est donc rue Bleury, près de la rue Craig, "dans l'angle nord-est du 3^e étage, que Louis Hémon a tapé à la machine, une machine de 1905, en double copie, le manuscrit de son célèbre roman *Maria Chapdelaine*, qu'il devait expédier au *Temps* de Paris à la veille de son départ pour l'Ouest et quinze jours seulement avant sa mort." (Cf. *L'Aventure Louis Hémon*, Fides, 1974.)

La machine à écrire s'appelait alors "clavigraph" — au Canada seulement: ce barbarisme, déclare le linguiste Gérard Dagenais, "d'invention canadienne, mélange de latin et de grec, n'a jamais eu cours en français". Partout ailleurs, on la nommait, selon le goût de chacun, "dactylographe", "dactylotype" ou "machine à écrire". Depuis 25 ans au moins, on ne l'appelle plus que machine à écrire, dactylographe ou dactylo désignant la personne dont la profession est d'écrire à la machine. Mais, dans nos écoles, professeurs et élèves disent couramment "cours de dactylo", "professeur de dactylo". Et les cégépiens d'écrire sans sourciller: "Je possède à fond la dactylo."

Un peu d'histoire

L'histoire de la machine à écrire remonte à 1714, un an avant la mort du Roi-Soleil. La reine Anne d'Angleterre accorde un brevet à l'ingénieur Henry Mill pour un appareil qui fait des caractères "assez nets et précis pour pouvoir ne pas être distingués de l'imprimerie". Il faut attendre 1828 pour qu'un Américain de Detroit, William A. Burt, construise une première machine qu'il baptise "Type-Writer". De son invention, seul le nom reste: la machine est plus lente que l'écriture manuelle! C'est à partir de 1867 que date la naissance de la machine à écrire telle que nous la connaissons aujourd'hui. Christopher L. Sholes, de Milwaukee, au Wisconsin, met au point avec Samuel W. Soule et Carlos Glidden la première machine mécanique, dont la fabrication industrielle est entreprise en 1873 par E. Remington & Sons, armuriers et manufacturiers de machines à coudre d'Illion, Etat de New York. Le célèbre humoriste Mark Twain est parmi les premiers acheteurs et son geste assure le succès du lancement: il deviendra, dit-on, le premier écrivain à présenter à un éditeur un manuscrit dactylographié. Frank S. Rose construit en 1909 la première machine portative. En 1930, l'International Business Machines Corporation lance le premier modèle de machine électrique, qui possédera bientôt des caractères à espacement proportionnel, ce qui concrétisera le projet initial de Henry Mill.

La machine à écrire moderne est compliquée. La machine standard de bureau compte 2 012 pièces,

tandis que le modèle électrique n'en comprend pas moins de 3 274. Imaginez le travail que les ingénieurs ont dû fournir pour corriger différentes anomalies! Prenez l'impression, par exemple. Au début, elle n'était pas visible pour le dactylographe: pour lire ce qu'il venait d'écrire, il lui fallait d'abord arrêter de taper, puis retirer le feuillet et, enfin, lire. L'impression ne devint visible qu'à l'apparition du modèle 1898 d'Underwood.

Une chose n'a jamais été améliorée: la disposition des lettres sur le clavier. Savez-vous que cet arrangement est le même depuis 1867? C'est à l'inventeur Sholes que nous le devons. Au début de la machine, comme les touches n'ont pas de ressort, elles retombent simplement selon la loi de la gravité. Et si l'on actionne trop rapidement deux touches placées l'une près de l'autre, elles se coincent. Pour résoudre le problème, Sholes remanie la disposition des lettres jusqu'à ce qu'il obtienne... le moins de coincements possible. Aujourd'hui, toutes les machines sont équipées de touches à ressort, mais elles conservent le clavier de Sholes. On l'appelle "Qwerty": son nom est formé des six premiers caractères de la première rangée de lettres, à partir de la gauche.

Il y a plus de 40 ans, August Dvorak, psychologue de l'université de Washington, améliore le système de Sholes en inventant le clavier qui porte son nom, le "Dvorak Simplified Keyboard". Les lettres le plus souvent employées, il les place dans la rangée du milieu, les voyelles à gauche et les consonnes à droite. Les lettres le moins souvent employées, telles que j, q, v, x et z, il les exile dans la rangée du bas. Rien que ce changement rend le clavier Dvorak supérieur au clavier Qwerty: avec le premier, une dactylographe accomplit 70 p.c. de son travail sur la rangée du centre, la plus commode, la moins fatigante, tandis qu'avec le second, 32 p.c. seulement des textes sont écrits sur cette rangée. Autre avantage, pour les droitiers cette fois, qui forment 85 p.c. de la population: avec le Qwerty, la main gauche doit faire 57 p.c. du travail; le pourcentage tombe à 44 p.c. avec le Dvorak. Ecrire 100 mots à la minute est considéré comme un excellent rendement — la vitesse dite commerciale est de 40 m/m —: le Dvorak permettrait de le dépasser aisément, sans plus d'effort. Le record sur une machine électrique munie d'un Qwerty est de 149 m/m; à l'aide d'un Dvorak, dans les mêmes conditions, on atteint 170 mots.

Mais le clavier Dvorak n'a pas encore remplacé le clavier Qwerty. Pourquoi? La grande responsable serait l'habitude, "la peur du changement", diraient les sociologues. L'organisation internationale de standardisation — Genève — a présenté en mars 1975 un nouveau clavier international, afin de simplifier les choses une fois pour toutes, de faciliter la formation et le recyclage des dactylographes, de rendre plus facile l'utilisation de machines différentes dans des pays différents: le clavier proposé a essentiellement la disposition du clavier utilisé dans les pays anglo-saxons, le... Qwerty!

(Couplet québécois. — Qwerty ou Dvorak, peu importe, le soi-disant clavier français du Canada, un clavier bilingue quoi! est basé en somme sur la fréquence d'emploi des lettres en langue anglo-américaine: vous devinez ce que cela veut dire pour qui doit taper du français... De plus, non content d'ignorer la voyelle entrelacée OE — oeuf, boeuf —, ce clavier méprise les accents sur les majuscules, surtout sur la majuscule E qui peut se lire, vous le savez, e, é, è, ê et ë. Que signifie DES BISCUITS SALES? Facile, facile: des biscuits salés. Mais UN PRETRE VOLE A CHENEVILLE?

Suite page 8



HOMMAGE À UNE FIDÈLE SERVANTE: LA MACHINE À ÉCRIRE

A propos de records, citons-en quelques-uns d'après le plus récent Guinness. Quelle est la machine à écrire la plus lente du monde? La machine Hoang, fabriquée en 1962: son clavier à 5 850 touches mesure 17 pouces sur 24. A noter que les machines standard de Chine, comptant 1 500 touches, ne permettraient pas de dépasser 11 m / m. Voici deux records, réalisés sur des machines manuelles, qui semblent imbattables: Margaret Owen — E.U. — a tapé 170 mots durant une minute le 21 octobre 1918; pendant une heure, Albert Tangora — E.-U. — a réussi la moyenne de 147 m / m le 22 octobre 1923. A l'âge de 23 ans, un commis de bureau aveugle de Greenfield, en Angleterre, Mike Howell, a tapé sans arrêt 561 006 fois sur une machine manuelle du 25 novembre au 30 novembre 1969. Le championnat des championnats revient sans conteste à l'Américaine Marva Drew, de Waterloo, en Iowa, qui, entre 1968 et 1974, a écrit sur une machine manuelle tous les chiffres de 1 à 1 000 000. Nombre de pages: 2 473. Pour justifier son travail, elle a déclaré: "Mais j'aime ça taper à la machine!" (*But I love to type!*)

Au bureau et à la maison

La machine à écrire est la machine de bureau par excellence: on ne peut guère couper de la paperasse sans couper des profits. Elle gagne travail et temps, comme elle apporte un élément de précision nécessaire aux affaires. Aussi le patron ne lésine-t-il pas à l'achat d'une machine à écrire, sachant que c'est elle qui peut-être travaille le plus fort dans son entreprise. En 1965, le courrier qui circulait seulement entre les différents bureaux du gouvernement américain se chiffrait à quelque 4 000 000 de lettres par jour, soit une moyenne de 100 lettres à la seconde. Imaginez les sommes fabuleuses que le monde des affaires dépense pour le courrier: selon une enquête de la Dartnell Corporation de Chicago, le coût moyen d'une lettre est passé de \$2.44 à \$3.79 dans les dix dernières années. Une lettre expédiée par courrier ordinaire, entendons-nous bien, non pas une lettre confiée à un messenger par la faute d'un service postal qui laisse beaucoup à désirer!

Si la machine a éliminé les lettres et les rapports manuscrits, elle a connu un autre succès qui ne saurait être passé sous silence. Les féministes se rappelleront sans doute qu'à l'arrivée de la machine à écrire dans les bureaux la femme a pris la place de l'homme comme secrétaire, sténodactylo ou dactylographe. Si quelques jeunes hommes sont aujourd'hui

téléphonistes, rares sont les dactylographes masculins en dehors des postes de police (et les sténographes des cours de justice). "Dactylographe", affirme le Petit Robert, "ne se dit guère que des femmes". Et le gratte-papier, nom qui n'a pas de féminin, ne vit plus que dans les romans d'avant 1914.

Des ingénieurs travaillent, depuis quelques années déjà, sur une machine qui écrira sous la dictée de la voix humaine. Plus de dactylos! Les patrons, qui ignorent souvent l'orthographe, seront bien aise: la bonne électronique saura respecter, elle, le code orthographique.

Même si la machine à écrire est moins populaire que le système de son, elle est fort répandue dans les familles. Il fut un temps où le savoir-vivre condamnait d'écrire à la machine les lettres amicales. Voici ce que voulaient le bon goût et la bonne éducation, selon un manuel de correspondance paru en 1959: "Tout en admettant qu'une lettre soigneusement tapée à la machine est plus lisible que la meilleure calligraphie, nous ne conseillons pas de faire usage de la lettre dactylographiée pour la correspondance usuelle ou de convenance, parce qu'elle est moins intime." Ecrire à la machine, c'était de "l'ignorance épitolographique"! Les temps ont changé: il n'est plus mal élevé de taper une lettre à la machine, sauf pour les lettres ultra-personnelles. La politesse, c'est d'abord d'être lisible: la science de la communication veut qu'il en soit ainsi. Grâce à la machine, tout le monde a une belle écriture. Mais voulez-vous humaniser votre lettre dactylographiée? Imitiez l'ex-président de la Société des artisans, Me René Paré, maître ès relations humaines: écrivez à la main au moins la formule finale, vous ferez beaucoup d'effet.

"Une machine à écrire par famille", tel est le rêve de la mise en marché. Wilfrid Beeching, lui, peut choisir entre 550 modèles différents. M. Beeching est propriétaire et conservateur du British Typewriter Museum, installé à Bournemouth, station balnéaire du sud de l'Angleterre. Le musée a en montre une machine unique en son genre: construite à un seul



LA MACHINE À ÉCRIRE

exemplaire, elle aurait coûté la somme de deux millions et demi. Comme l'investisseur était membre de la famille royale d'Angleterre, le roi Georges V lui aurait enjoint de se retirer de l'entreprise, prétextant qu'un membre de la royauté ne devait pas se lancer en affaires. La machine fait partie de la collection personnelle du conservateur. Ce dernier est à la recherche de vieilles machines. "Leur valeur intrinsèque est presque nulle, dit-il, mais le Musée souhaite les conserver pour la postérité." Aussi verserait-il avec joie plus de 2 500 dollars pour une machine électrique Blickensderfer, fabriquée aux Etats-Unis entre 1902 et 1907.

Un poète franco-américain, que des critiques de 1930 placèrent au premier rang des poètes canadiens pour "un talent étranger à la boursoufflure et à la rhétorique" — dixit Séraphin Marion —, a publié la traduction d'un poème anglais dans le *Travailleur* du 31 décembre 1964. Voici le poème. A vous de trouver le nom du traducteur, si le coeur vous en dit.

*Seigneur! Je n'ai guère le temps d'élever
vers vous ma pensée;
Le cliquetis de la machine, la sténographie
De tous côtés me tiennent pressée.*

*Je voudrais vous adresser une prière,
ou deux, au cours de la journée,
mais "nous accusons réception", "nos regrets"
m'en empêchent toujours.*

*Je sais que Vous comprenez votre pauvre fille
et que vous la pardonnez.
Alors, si Vous le voulez bien, Seigneur
Qu'un compromis se fasse entre nous.*

*Lorsque je taperai un manuscrit,
Que les "M" veuillent dire: "Marie",
Et que les "G" soient des "Gloire à Vous"!*

*Et quand je prendrai des dictées
Que cela soit encore une prière*

*Que chaque mot soit une Louange
Et chaque point un Amen.*

A cette "prière d'une dactylographe", d'aucuns préféreront peut-être ce quizz d'un humoriste disparu il y a quelques années seulement. Bonne lecture!

Monsieur l'rxdxctur,

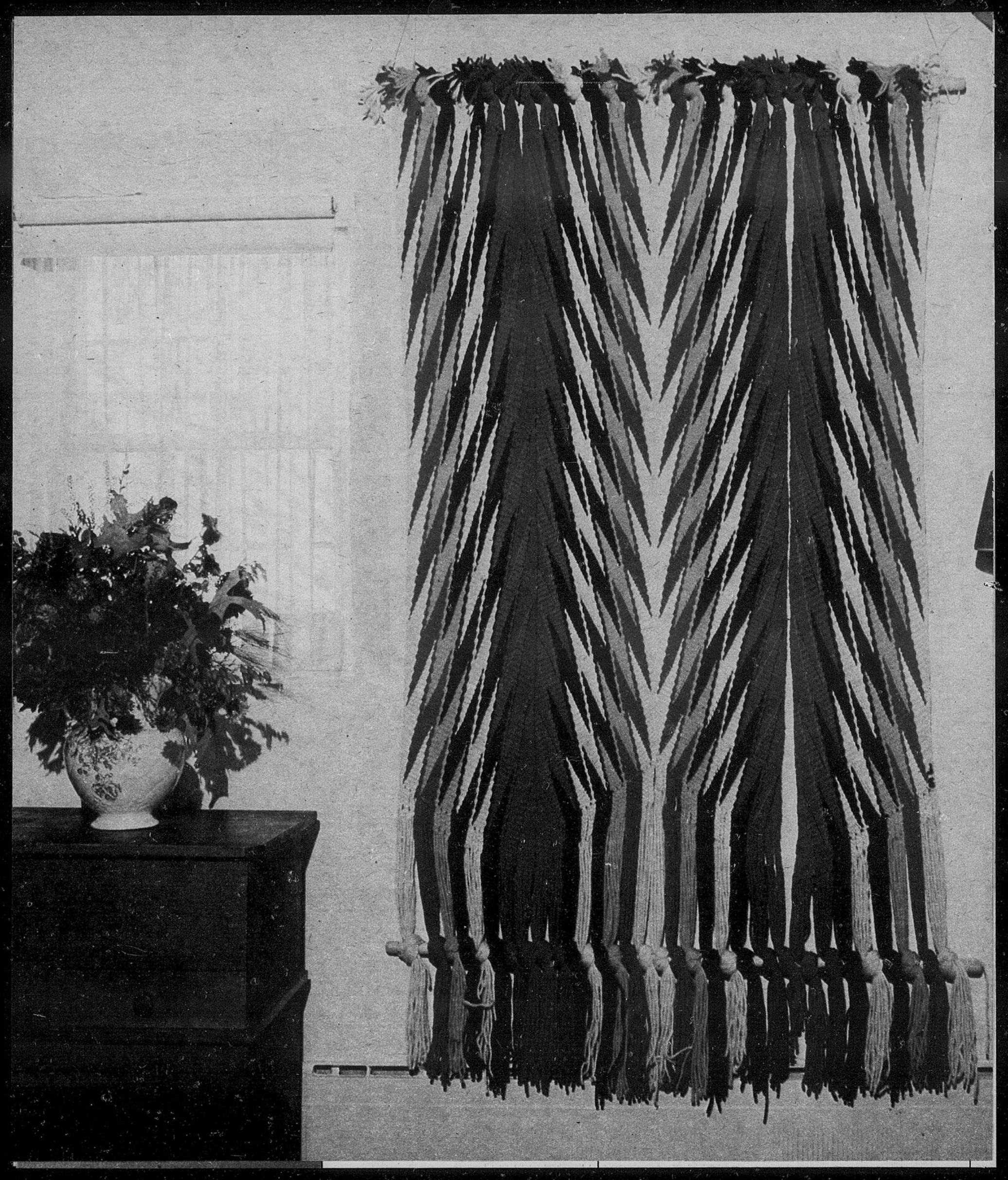
Jx voudrxis sxvoir si jx pourrxis vous xmpruntx un clxvigrxphx, pxrcx qux jx dxsrx prxtiqux lx dxtcylogrxphix, mxis sur mx mxchinx, lxs voyllxs x xt x sont brisxxs xt jx dois lxs rxmplxcxrx pxr dxs x xt il n'y x pxs d'xcxnt xigu. C'xst xmbxnt, nx trouvz-vous pxs?

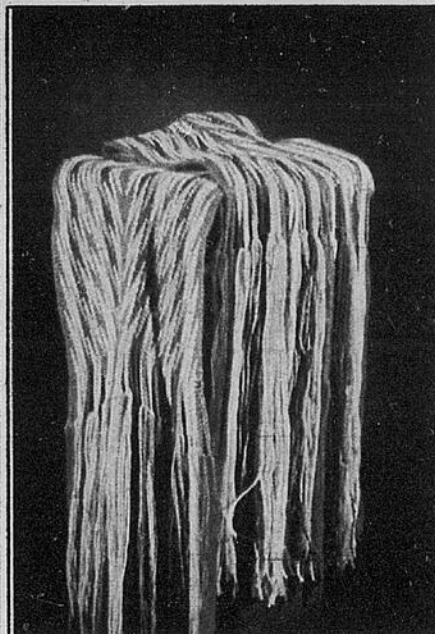
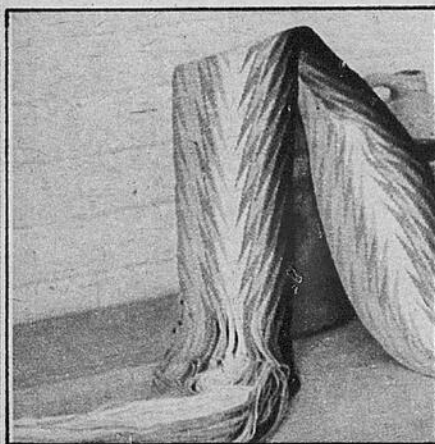
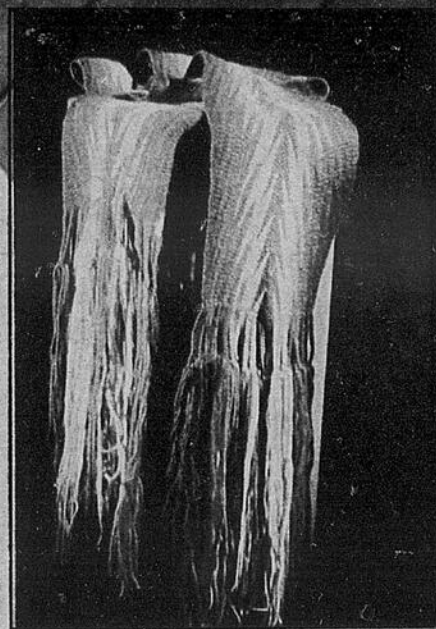
Gustxvx-Ximx Bxxurxgrd,
Sxint-Chxrlxs-dx-Drummond.

Cheq Guqtave-Aqmé Beauqegaqd,

He qeqrette, maqq je ne pqqqède qu'une qeule machqne à écrqqe et je ne veuq paq la faqqe bqqqeq. Elle eqt en paqfaqt qdqeq, qeuleq leq lettqeq q, q, q, q et q qant bqqqéeq, maqq leq typqqapheq et cqmpqqqteuqq du Petqt Jquqnal qavent ce que j'écqqq, même quand c'eqt pleqn de q.

Feqnand Denqq,
Jquqnalqte.





En page voisine, pièce murale qui est un bel exemple d'intégration de la ceinture fléchée L'Assomption, de type traditionnel, dans la décoration intérieure; ci-dessus, ceinture de même type longue de huit pieds; en haut et à gauche, ceintures L'Assomption de type moderne, larges de sept pouces.

Les ceintures fléchées de Marguerite Lamoureux

PAR ANNE-MARIE DE LAUNIÈRE-DUFRESNE

La ceinture fléchée traverse présentement un temps de renouveau. La technique de ce tissage domestique est loin d'être récente, mais le lieu d'origine de cette pièce artisanale reste imprécis. Les vraies ceintures fléchées, car il existe des imitations, ne portent pas en vain, au Québec, le nom de "ceintures de L'Assomption". Dans cette région, la famille Brouillette fut longtemps reconnue pour détenir, d'une génération à l'autre, le secret de ce nattage très particulier, qui n'exige, comme équipement, que les dix doigts de l'artisan.

Mme Marguerite Lamoureux, de Trois-Rivières, a façonné près d'une centaine de ces pièces artisanales, et aucune n'est la reproduction d'une autre. En retenant l'attention d'un vaste public, et plus spécialement celle des connaisseurs, surtout depuis une dizaine d'années, ses superbes pièces ont souvent voyagé, en sa compagnie, lors de conférences qu'elle donne en certaines occasions, ou d'expositions artisanales en solo ou avec d'autres, et sans elle, avec des expositions itinérantes aussi bien au Québec et ici ou là au Canada qu'aux États-Unis et en Europe, et jusqu'à Osaka, au Japon.

Quelques revues, dont *Maclean*, *Décormag*, *Crafts Artisanal Dimensions*, et *Crafts Horizons*, de New York, ont reproduit de ses travaux, dont le tissu, la couleur et le fléché captivent invariablement.

Les personnes avisées qui collectionnent *Perspectives* peuvent même revoir, en page couverture de l'édition du 25 janvier 1969, *la Belle Canadienne dans le Vieux-Montréal*, comme il est dit, parée d'un élégant manteau de mouton blanc, la taille enserrée d'une vivante ceinture fléchée. Cette photo artistique très réussie, sans cette longue ceinture colorée et mouvante au coeur de cette image, ne perdrait-elle pas aussitôt une bonne part de son originalité?

Cette pièce d'artisanat, rouge, blanche et noire, et unique en son genre, fut tissée par Marguerite Lamoureux, à la demande du couturier Michel Robichaud, qui avait fixé lui-même ce choix de couleurs en vue d'une exposition de mode. C'est ainsi, et par des voies imprévisibles, que cette pièce artisanale fut remarquablement reproduite à des centaines de milliers d'exemplaires, sans que le nom de Marguerite Lamoureux ne soit cependant mentionné.

Ce qui précède est un exemple de plus qui confirme qu'il est dans la ligne de vie de cette femme très douée de retenir l'attention par la qualité de ses travaux et d'être à la bonne place au bon moment. Ainsi, ses trois enfants ayant atteint l'âge scolaire, lorsqu'elle s'inscrit à des cours de tissage, à l'institut familial des Filles de Jésus, au Cap-de-la-Madeleine, cours qu'elle suit assidûment pendant près de deux ans, elle ne sait rien de la ceinture fléchée.

Elle abandonne, cependant, les autres disciplines peu après que soeur Marie-Emile-Lucie Clément eut commencé l'enseignement de cette technique de tissage, qu'elle veut maîtriser. Après bien d'autres, elle est séduite par la texture solide, le mariage des couleurs vives et la bizarrerie du dessin, à la fois simple et complexe, qu'elle vient de découvrir.

A la suite d'un accident de ski, elle délaisse ce genre d'artisanat pour s'inscrire plus tard, en compagnie de son mari oto-rhino-laryngologiste, le Dr Joseph Lamoureux, à des cours pratiques de dessin, peinture et céramique. Et pendant vingt-sept ans, elle oublie la ceinture fléchée.

Vers 1967, dans l'intention de distraire de son mal une amie qui en est à ses derniers mois de vie, elle se remet à ce travail silencieux, coloré, illustré de flèches et zébrures, sans se douter que "vieilles amours comme vieux tisons se rallument en toutes saisons". Depuis, les pièces artisanales ne cessent de prendre forme sous ses doigts d'artiste.



A la suggestion de Lucien Desmarais, tisserand de Montréal, un groupe d'artisans, dont Mme Lamoureux fait partie, fonde l'Association de la ceinture fléchée du Québec, dans le but de stimuler cet artisanat bien spécial. Cette association, qui comprenait sept membres au début, en compte maintenant plus de cinq cents.

En octobre 1975, elle est choisie pour participer pendant dix jours, à Washington, au festival canadien du Bicentenaire des États-Unis, en compagnie de cinq Canadiens de diverses disciplines.

Marguerite termine présentement, en vue de prochaines expositions, "ce qui n'est pas loin d'être une — autre — petite merveille, si ce n'est pas le chef-d'oeuvre du travail domestique au Canada". Cette description admirative de notre ceinture fléchée est d'Edouard-Zotique Massicotte, et elle convient on ne peut mieux au travail de Marguerite Lamoureux.

JE ME SUIS RÉALISÉ GRÂCE À MA LONGEVITÉ

Le grand pianiste Arthur Rubinstein, qui a 90 ans, met fin à sa carrière parce que sa vue s'est détériorée

PAR LESZEK KOLODZIEJCZYK

"La vie est pour moi un magnifique spectacle et je l'accepte telle quelle, avec toutes ses peines et ses amertumes. Les hommes viennent au monde dotés par la nature de cinq sens. Moi, elle m'a fait cadeau d'un sixième en me faisant musicien. Si je devais naître une seconde fois, je voudrais naître pianiste. Quelqu'un m'a demandé un jour si je croyais à l'au-delà. J'ai répondu que non, mais quelle magnifique surprise ce serait pour moi s'il existait! Et au contraire: comme je serais déçu si j'y croyais et s'il s'avérait qu'il n'existe pas!"

L'auteur de cette déclaration, Arthur Rubinstein, célébrait le 28 janvier 1977 son quatre-vingt-dixième anniversaire. "Quatre-vingt-dixième bis", corrige-t-il avec un sourire, empruntant le terme en pratique aux concerts qui ont rempli sa vie.

Les plus grandes décorations lui ont été accordées par les Etats-Unis, la Pologne et, dernièrement il a reçu l'"Ordre de Rio Branco" du Brésil. Après une maladie au mois de mars, il a repris immédiatement sa vie active: il honore de sa présence le concert de l'Orchestre de Paris dirigé par Zubin Mehta au Palais des Congrès. Ensuite, il part pour Israël, baigné du soleil du printemps, où, avec son humour brillant, il retrouvera les souvenirs de sa rencontre avec Golda Meir.

Né à Lodz, il est le huitième enfant d'une famille propriétaire d'un petit atelier de tissage. La ville de Lodz était considérée alors — et elle l'est toujours — comme le centre de l'industrie textile polonaise. Ses parents ont voulu, d'abord lui donner le prénom de Léon, mais, à l'instigation de son frère aîné, Ignace, ils l'ont finalement prénommé Arthur, comme le fils d'un voisin qui jouait du violon et qui portait justement ce nom. "Peut-être qu'il deviendra artiste lui aussi?"

Il n'est pas prouvé que certaines prédispositions intellectuelles soient transmissibles avec le nom. Pourtant, le cas d'Arthur Rubinstein semble confirmer cette hypothèse: depuis sa plus tendre enfance il manifesta un immen-

se talent musical. Celui-ci se révéla d'abord dans sa façon de jouer du violon puis du piano. Ce dernier instrument fit son apparition dans la maison des Rubinstein grâce à la soeur aînée d'Arthur pour laquelle les parents cherchaient un parti avantageux. En ce temps-là, une demoiselle "de bonne famille" devait jouer d'un instrument. Sa soeur a fait un mariage avantageux mais n'a jamais réussi à bien jouer du piano.

"Ma famille manquait tout simplement d'oreille musicale. La musique, on ne peut pas l'apprendre, il faut naître musicien et développer son talent par des études. Je le répète toujours à ces jeunes gens qui commencent à apprendre le piano à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, persuadés qu'ils ont du talent... Non, ils n'en ont pas. Il se serait révélé beaucoup plus tôt!"

Il nous a reçus dans sa maison de l'avenue Foch. Le maître vient nous rejoindre au salon, souriant avec cette chaleur qui lui est particulière, tout comme sa modestie. Il nous parle en polonais. Nous sommes étonnés et admiratifs devant sa vitalité: un jeune homme de 90 ans!

Autour de nous, des tableaux de Marc Chagall, Rouault, Pissarro et de beaucoup d'artistes de l'école parisienne, qui prouvent non seulement l'étendue des goûts artistiques d'Arthur Rubinstein, mais aussi ses amitiés avec les meilleurs et les plus célèbres créateurs de son époque. Comme d'habitude, les choses les plus surprenantes ne nous apparaissent pas immédiatement, car notre premier coup d'oeil — rapide, donc superficiel — dans le salon ne nous a pas dévoilé le plus précieux: encadré, sous verre, le passeport français de Frédéric Chopin délivré par la préfecture du royaume de France en 1837. Selon ce document, "le professeur de musique Monsieur Frédéric Chopin" peut quitter la France pour l'Angleterre. Validité du passeport: 1 an. Chopin, qui avait à cette époque 26 ans, possède le signalement suivant: taille 1,70 m; cheveux, blonds; visage, ovale; yeux, gris-bleu. Ce document, qui appartient au compositeur compatriote particulièrement aimé d'Arthur Rubinstein, a été acheté à Londres lors d'une vente aux enchères.

C'est dans des circonstances similaires qu'Arthur Rubinstein a eu l'occasion d'acheter l'album d'une des élèves de Frédéric Chopin, dans lequel le compositeur avait inscrit lui-même un des ses impromptus. Cette phrase musicale, connue auparavant dans sa première

version, a été présentée plus tard dans une version un peu modifiée par Arthur Rubinstein, fort de la découverte du manuscrit.

Cet hôte charmant, à l'esprit brillant et plein d'humour, impressionne par son extraordinaire mémoire.

"C'est le deuxième cadeau que m'a offert la nature, nous dira-t-il pendant notre entretien. Mes souvenirs — *My young days* —, que j'ai publiés en 1973 et qui ont été traduits en neuf langues, y compris en polonais, ma langue maternelle, je les ai écrits de mémoire car je n'ai jamais pris de notes."

Depuis la fin de l'automne 1975 sa vue s'est détériorée. Arthur Rubinstein nous en fait part au début de notre conversation et nous demande de bien vouloir prendre place à ses côtés et non en face. "Je ne vois que sur les côtés, hélas je ne distingue ni les personnes, ni les choses situées en face de moi." Même en parlant de ce défaut qui a pourtant mis fin à sa carrière artistique, Arthur Rubinstein reste détendu et ne manifeste aucune animosité contre le sort. Cela provoque en quelque sorte notre première question:

Quel est le secret de la plénitude de votre vie, Arthur Rubinstein?

Il n'y a aucun secret. Tout simplement, la nature m'a doté d'un talent et elle m'a laissé vivre longtemps en me permettant d'en profiter pleinement. Je vous ai dit qu'en fait j'avais commencé assez tard ma carrière artistique, seulement après avoir dépassé la quarantaine. J'avais donc la possibilité de profiter de cette chance qui n'est pas accordée à beaucoup d'artistes. A vrai dire, jusqu'à mon mariage avec Aniela, et je me suis marié à l'âge de 45 ans, je menais une vie insupportable.

Qu'est-ce que vous appelez une vie insupportable?

Toujours entouré d'amis, d'ailleurs des gens fort intéressants comme Jean Cocteau, le poète Léon-Paul Fargue, Maurice Ravel, je passais des nuits entières à de longues discussions devant une bouteille de champagne et je rentrais à la maison à l'aube. Je menais un tel train de vie que mon avenir apparaissait plutôt sombre. De plus je ne travaillais pas beaucoup.

Comment êtes-vous alors arrivé à une telle perfection du jeu sans travail, sans répétitions?

Je n'ai jamais été un perfectionniste. J'avais tout simplement un talent énorme, et le coeur tout orienté vers la musique. Quand je jouais, j'essayais de me donner entièrement, de faire partager mon amour pour la musique à ceux qui m'écoutaient. Je n'ai par contre jamais cherché ce qu'on appelle la perfection technique, chose dont se vantent les pianistes d'aujourd'hui. Il n'y a pas longtemps deux jeunes pianistes m'ont prié de les écouter jouer, et de leur dire ce que je pensais de leur exécution. J'ai été surpris par leur perfection, par l'agilité de leurs doigts sur le clavier. Quand ils ont terminé, je leur ai dit: "Chers amis, il est difficile de jouer techniquement mieux que vous le faites. Maintenant il est grand temps que vous appreniez la musique."

Qu'entendez-vous par "la musique", Maître?

La musique amplifie les sentiments. Elle doit apaiser l'homme terrassé par la douleur, développer des sentiments nobles, libérer les impressions les plus profondes, les plus grandes. Elle doit donner du courage. Quand les Ecossais allaient combattre — heureusement ils ne le font plus —, ils se faisaient précéder par un orchestre de cornemuses qui leur donnait du courage au combat. Les Polonais étaient emportés par la polonaise et la mazurka. Les Français disent que *la Marseillaise* a ouvert le chemin de la victoire à la Révolution. La musique a une force énorme, une force que j'éprouvais sur moi-même pendant que je jouais.

Quel est le compositeur dont vous vous sentiez le plus proche?

Toujours celui que j'étais en train de jouer. Quand je jouais du Bach, mais je pensais la même chose de Liszt quand je jouais ses rhapsodies, tellement plus pauvres musicalement!



Que pensez-vous de la musique contemporaine?

Je ne la comprends pas. Plus précisément, je ne comprends pas cette musique ultramoderne comme Cage, Stockhausen ou certaines compositions de Pierre Boulez. Certaines oeuvres m'ennuient, d'autres m'irritent. Mais je ne veux pas juger ce que je ne comprends pas. Autrement on tombe dans le ridicule comme ces deux femmes snobs qui, visitant un jour l'atelier de Picasso et apercevant des tableaux où à la place des seins on voyait des genoux et des seins à la place des yeux, ont demandé: "Maître, que représente ce tableau?" — "Ce tableau, mesdames, a répondu Picasso, représente deux cent mille dollars."

Je répète donc: je ne juge pas cette musique car je ne la comprends pas. Mais je reproche aux compositeurs et aux exécutants d'aujourd'hui le manque de respect envers nos vieux instruments qui nous ont si bien servis jusqu'à présent. Je ne peux pas tolérer qu'on frappe le clavier avec le poing, qu'on saute sur les pédales et qu'on arrache les cordes du piano. Qu'ils inventent dans ce but d'autres instruments!

En disant cela, nous avons senti une colère authentique dans sa voix pourtant sereine et pondérée. Mais cette colère de courte durée est passée comme un éclair pour céder la place à la sérénité.

"Vous voyez, je suis né pianiste avec un sixième sens. Et c'est pourquoi j'éprouve pour cet instrument une affection particulière. Je me rappelle une scène du temps de ma jeunesse. C'était à Londres. On jouait un quatuor — Thibaud, Casals, Ysaye et moi — dans un appartement privé, en répétition. Un petit garçon, de quatre ans peut-être, nous écoutait. "Sais-tu qui sont ces messieurs?" lui a demandé sa mère à la fin. "Oui, a-t-il répondu, ces trois-là ce sont des violonistes et le quatrième c'est un musicien."

Vous permettez, Maître, que maintenant nous changions de sujet: quelle sera la suite de vos mémoires? Le premier volume se terminait pendant la guerre...

Mon second livre sera encore plus épais. J'ai travaillé sur le premier volume trois ans et je suis arrivé à la fin de la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire lorsque j'avais trente ans. J'ai encore deux fois plus à raconter et je suis à peine à l'année 1930. Je vivais alors l'amertume d'une déception amoureuse car j'étais épris de Mlle Mlynarska et elle ne voulait pas de moi. Je perdais

ARTHUR RUBINSTEIN

donc une fortune au jeu au casino de Deauville et je décris dans mon livre la vie d'un joueur que je n'ai jamais été. Si je jouais, ce n'était pas tant par passion que par désespoir, car Aniela a rejeté ma demande en mariage et elle a épousé un autre pianiste polonais. Elle a passé deux ans avec lui, mais elle ne l'aimait pas, elle n'aimait que moi... Pratiquement elle a trahi notre amour.

Devant l'intimité des détails, nous amorçons le geste de débrancher notre magnétophone.

"Mais non! — proteste le maître et Aniela sourit —, ce n'est pas un secret: je l'écris dans mon livre. Deux ans plus tard, Aniela est revenue à moi, quand elle a compris ce que je représentais pour elle... Et depuis ce temps nous avons rempli ensemble les pages de nos mémoires.

Et quand envisagez-vous de terminer ce volume?

Je n'aime pas faire de projets à longue échéance car cela me rappelle immédiatement mon ami Maurice Chevalier que j'ai rencontré aux Champs-Élysées peu avant sa mort. Avec sa verve naturelle, avançant sa lèvre inférieure, il s'est écrié joyeusement: "Ah! on tient toujours bon, nous deux!" Puis il a commencé à me faire part de ses projets pour l'avenir, où il allait donner des récitals dans un mois, dans une année, dans deux ans, et il a ajouté en plaisantant: "A condition qu'une surprise désagréable ne trouble pas mes projets." Eh bien, moi — Arthur Rubinstein — je voudrais épargner cette surprise à mes intimes...

Vos débuts artistiques?

Études de piano à Berlin chez Joachim, professeur très exigeant... Premiers concerts publics en Pologne et à l'étranger... Mon premier contact avec les États-Unis date de 1905, cela fait déjà... plus de soixante-dix ans. J'avais alors dix-huit ans et je venais de recevoir une invitation d'une maison américaine de pianos pour une tournée de trois mois. J'avais été aussi chaudement recommandé par le grand pianiste Ignace Paderewski, ami personnel du président Wilson, qui avait conquis les États-Unis par sa musique et jouissait d'une réputation mondiale. Cette première rencontre avec les États-Unis m'avait laissé une forte impression, pour des raisons que je décris largement dans mon livre.

Le moment décisif dans votre carrière?

A vrai dire, le moment décisif de ma vie d'artiste fut mon séjour en Espagne pendant la Première Guerre mondiale. Il m'est difficile de dire aujourd'hui si je jouais alors mieux qu'avant mais le fait est que j'ai donné énormément de concerts, ne fût-ce que parce que le monde entier était plongé dans la guerre et que les pianistes ne pouvaient pas voyager facilement d'un pays à l'autre. J'ai gagné l'amitié de la reine

Christine, femme d'Alphonse XIII, qui me prêtait même son piano pour les répétitions. J'ai acquis une renommée qui, avec la connaissance de la langue espagnole que je venais d'apprendre, est devenue en quelque sorte mon passeport pour les pays d'Amérique

tableau de Chagall a la place d'honneur rappelle l'amitié qui unit depuis des années ces deux grands artistes. Quatre portraits d'Arthur Rubinstein par Pablo Picasso font partie — le Maître nous l'a expliqué plus tard — d'un cycle de dessins que le grand peintre a exécutés

voire carrière?

J'ai eu mes succès relativement tard. Le sort m'a accordé ce qu'il a refusé à de nombreux autres: la possibilité de me réaliser grâce à ma longévité. J'appelle cela la chance.

Maître, est-ce que nous vous entendons encore en concert?

Vous ne m'entendrez plus jamais. Je ne peux pas jouer. Je ne vois plus le clavier. Quand mon champ de vision s'amoindrait, quand je voyais encore bien d'un seul oeil, j'ai donné en 1975 une vingtaine de concerts aux États-Unis, quelques-uns en Europe et j'ai enregistré trois disques en Israël: une sonate de Beethoven, Fantasiestücke de Schumann, un concerto de Brahms avec l'orchestre de Tel-Aviv. Il paraît que le résultat fut bon, cela m'a réconforté. Mais en automne 1975, l'état de mon oeil valide a commencé à empirer brusquement, alors j'ai décidé de quitter la scène, pour éviter le sort de mes prédécesseurs: Paderewski, Cortot et de nombreux autres qui n'ont pas su se décider. Car c'est une décision très difficile. La gloire et les applaudissements du public sont comme une drogue. Mais en même temps le public sait se montrer ingrat et dire: "Si vous l'aviez entendu il y a quinze ans, dix ans encore..." J'ai décidé de m'épargner à moi et aux autres ce genre de remarques. J'ai accordé à ma famille le pouvoir de m'abattre si je montais sur l'estrade, et si je ne pouvais plus jouer comme autrefois...

Au printemps 1975, vous avez visité votre ville natale, Lodz. Quelles ont été vos impressions?

J'ai été très ému. La ville n'a pas beaucoup changé. Naturellement, elle s'est agrandie, et est aussi devenue plus propre. Les routes sont bonnes, par exemple celle que j'ai prise pour aller à Varsovie. Lodz possède désormais un bel édifice d'opéra et de bons artistes; on y donne beaucoup d'oeuvres nouvelles.

La maison où vous êtes né dans la rue Piotrkowska existe-t-elle encore?

Bien sûr! dit-il avec enthousiasme. Je suis allé dans la cour de cette maison et j'étais tellement heureux que j'ai dansé un tango espagnol, pas argentin! Aux journalistes qui m'accompagnaient, j'ai montré l'appartement où je suis né et dont je me souviens très bien. J'avais 4 ans quand nous avons déménagé mais, après tant d'années, je pouvais décrire avec précision où se trouvait l'entrée, la chambre de mes frères, celle de mes soeurs, la cuisine, le petit salon, la chambre à coucher de mes parents, mais je ne voulais pas monter là-haut, cela me gênait. Après mon départ, un des journalistes est entré dans cet appartement: la jeune demoiselle qui lui a ouvert la porte à failli s'évanouir en apprenant que je venais d'y passer: imaginez-vous qu'elle était pianiste également!*

Petit prix. Grands résultats.



Avec l'appareil Kodak Instamatic X-15F, il est facile de faire de superbes photos couleur ou de brillantes diapositives. Il vous suffit de charger, de viser et d'appuyer sur le déclencheur. Et grâce au flipflash qui fonctionne sans piles, vos photos d'intérieur seront aussi une réussite.

Oui, c'est facile d'obtenir de grands résultats pour un

petit prix avec l'appareil Kodak Instamatic X-15F.

Si votre budget vous permet une mise de fonds un peu plus importante, l'appareil Kodak X-35F avec obturateur à commande électronique et dispositif de réglage pour gros plans est un choix judicieux.

Ces appareils sont présentés dans des ensembles-cadeaux prêts à utiliser. Appareil Kodak Instamatic X-15F — seulement \$23.95.

(Prix de liste suggéré. Le prix de détail est établi par les marchands.)

Appareil Kodak Instamatic® X-15F 

latine. Ma carrière, si on comprend par ce mot la notoriété et la gloire, a commencé donc relativement tard.

Le Maître tend la main vers ses cigares préférés et, aspirant profondément la fumée, me montre une photo de la famille royale espagnole, accrochée au mur — Juan Carlos, son épouse et ses enfants avec une dédicace cordiale "A notre grand ami, Arthur Rubinstein", signe des liens affectifs qui l'unissent à ce pays.

Une courte pause dans la conversation permet de contempler le salon rempli de magnifiques tableaux et trophées artistiques du maître. Un

pour le grand musicien. Des tableaux de Pissarro, Rouault et autres maîtres témoignent de l'ampleur des intérêts artistiques d'Arthur Rubinstein et de la passion secrète de sa femme Aniela. Une nature morte signée de son nom complète cette collection intime de la famille Rubinstein.

A côté, des photos de Toscanini, d'Albert Schweitzer, de présidents des États-Unis avec dédicaces, illustrent l'histoire vivante des amitiés, des connaissances et des rencontres du pianiste avec tout l'Olympe artistique de notre siècle.

En quoi a consisté "la chance" dans



**FINIES
LES FRANCOPHOLIES!**



Dr Camille Laurin,
Ministre d'Etat au Développement culturel,
Québec.

Cher docteur en développement,

Si on vous écrit, c'est parce qu'on aimerait mieux que vous continuiez plutôt dans le mental oussé que y'a ben de la déficience au lieu que de développer la culture. On sait ben que vous le faites pas exprès mais vous êtes en train de nous rachever! C'est ben beau de vouloir francophoniser tout le monde de la langue aux pieds mais faudrait peut-être regarder déousse que ça mène vos francopholies. Nous autres, on a étudié les chiffres et pis on se demande le yâble quossa donne d'être francophone!

On sait pas si vous avez lu la grosse Presse dans le mois de mai, mais elle a publié des tableaux-statistiques qui donneraient des courts-circuits à tous ceux qui parlent rien que le français comme nous autres. C'est pas des maudites farces, y'a rien que ceux que les savants appellent les "allophones" qui sont plus pognés que nous autres! C'est sûr que quand t'es pas capable de dire d'autres choses que "allô", tu peux pas t'éjarrer le yâble. Ce qui nous a choqués icitte à la shop, c'est d'apprendre que même les Italiens sont plus payés que nous autres. On peut pas expliquer leur succès rien que par la pizza parce que quasiment toutes les pizzas sont faites par des Grecs. Eux autres, comme y peuvent même pas dire "allô", y sont dans le trou. Si les Italiens sont sur le chemin de la prospérité, docteur, c'est parce qu'y parlent anglais.

Les statiques, ça pardonne pas! Quand même qu'on essaye de jouer avec, les statiques finissent toujours par nous rattraper de leur bras vengeur. Qui c'est qu'est le numéro un dans le Québec, hein? Les Juifs qui parlent anglais pis à Montréal, les Allemands qui parlent anglais. Après, c'est les Anglais qui font le motton pendant que nous autres on crève. Y'a plus de 3 000 piasses de différence entre un salaire d'Anglais et un salaire de francophone. On a pas besoin de vous dire que pour une différence de même, on aimerait mieux avoir le "phone" anglais que le "phone" français. Comme on disait dans le temps: "Maudit phone, lâche-nous!"

Si c'était rien qu'une question de cennes et piasses, on pourrait ben s'arranger avec des subventions spéciales du Fédéral ou ben votre gouvernement pourrait créer une manière de Commission des accidents de la langue, qui s'arrangerait pour compenser ceux qui ont eu la malchance d'être venus au monde du côté du "phone" le moins payant. On aura beau dire ce qu'on voudra des Anglaises, ce qu'elles te font perdre à un boutte, elles te le font gagner de l'autre!

Pour vous dire la franche vérité, ce qui a fini de nous écoeurer, c'est la statique de l'autre docteur du gouvernement, celui qui s'appelle l'azur mais qui est ben plus rouge que bleu si vous voulez notre idée. Quand les gars de la shop ont appris que les francophones meurent plus jeunes que les anglophones, y'ont eu leur voyage. Y'a comme un vent de pique-nique qui a soufflé: les gars ont commencé à se tâter pis à se sentir mal. Pensez pas que ça donne pas une claue d'apprendre qu'on va mourir plus jeune que le boss rien que parce qu'on est francophone. Quand le pique-nique pogne dans une gang, on peut pus la retenir. Y'en a queques uns qui ont fait une immersion chez Berlitz pour apprendre l'anglais, d'autres qui ont fait augmenter leurs assurances, d'autres qui sont allés voir leur docteur, mais la plupart sont dans la dépression: y lâchent la job, y vont aux toilettes, pis y passent leur temps à se regarder la langue dans le miroir. Avoir rien qu'une langue et qu'elle nous fasse mourir en plus, c'est pas un cadeau!

Le pire, c'est qu'on peut pas s'en réchapper en essayant d'attraper une maladie plutôt qu'une autre. D'après la statique, toutes les maladies sautent d'abord sur les francophones avant d'attraper les Anglais. Même les accidents cherchent plutôt à tuer du monde français. Dites donc à madame Payette qu'elle arrête d'accuser la boisson. C'est pas la boisson qu'est responsable des accidents, c'est la langue. Y'a rien que les Indiens de Caughnawaga qui sont plus sujets que nous autres aux tumeurs malignes de la trachée, des bronches et du poumon. A part ça, c'est nous autres les francophones qu'on arrive premiers dans toutes les maladies, même celles du cerveau. On pense même que ça doit être du cerveau qu'on est le plus malades parce qu'astheur qu'on sait ce qu'on sait, on peut vous dire qu'on est tannés d'être francophones.

Comme on a rien qu'une langue et pis qu'elle est pas dans notre poche, laissez-nous vous dire qu'on aimerait mieux mourir vieux et anglais que jeunes et francophones. En attendant, cher docteur, y'a pas ni "scie", ni "saw" — c'est une expression bilingue —, organisez-vous pour calmer votre chatte no 1! Si elle parle rien que français, elle aura beau grimper dans les rideaux, elle fera pas vieux os elle non plus!

Les gars de la shop

perspectives est publié chaque semaine par Perspectives Inc.
231, rue Saint-Jacques Montréal H2Y 1M6 • Tél. 282-2224

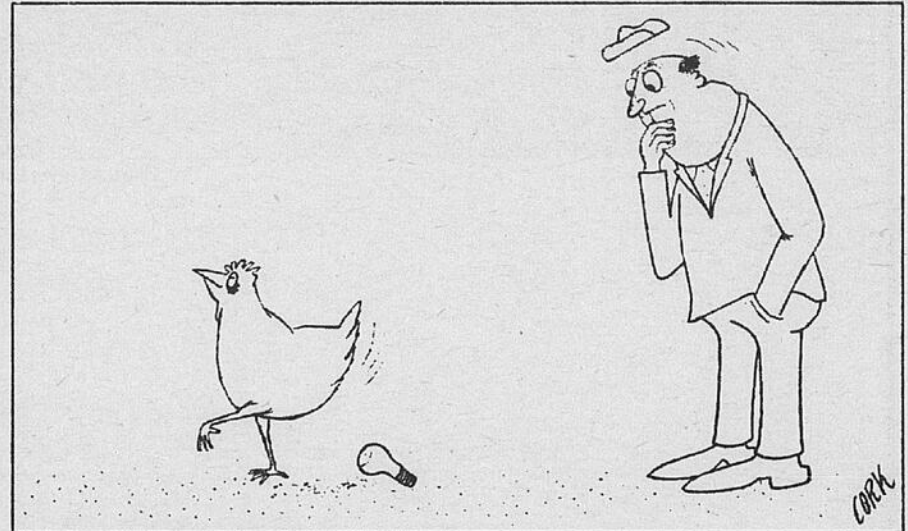
Directeur de la rédaction
Pierre Gascon
Directeur adjoint
Jean Bouthillette
Directeur artistique
Pierre Legault
Rédaction
Edouard Doucet
Isabelle Lefrançois
Adrien Robitaille

Photographe
Denis Plain
Secrétariat
Gisèle Payant
Service artistique
Marthe Bolduc
Michel Brunette
Roger Dion
Michel Genest
France Lafond

Président
Jean Robert Bélanger
Vice-président
Paul-A. Audet
Secrétaire
Charles d'Amour
Trésorier
Guy Pépin

Représentant publicitaire
MagnaMedia Limitée 231, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1M6 Tél. 282-2120

ISSN 0380-6790



NE VOUS OFFREZ PLUS DES REPAS MONOTONES!

CUISINE POUR TOUS LES JOURS de Margo Oliver vous facilitera la tâche. Des recettes faciles et économiques, conçues spécialement pour des plats de tous les jours. Vous recevrez en plus, gratuitement des Editions Optimum, un magnifique tableau des coupes de viande que vous pourrez garder même si vous retournez le livre. Seulement \$8.95.

Postez le coupon à:
Les Editions Optimum,
C.P. 4090 Place d'Armes,
Montréal, P.Q. H2Y 3M1.

- Facturez-moi plus tard (plus 60¢ de frais d'expédition).
- Chèque ou mandat ci-inclus payable aux Editions Optimum (l'éditeur assume les frais d'expédition).
- Portez à mon compte Chargex ou Master Charge (plus 60¢ de frais d'expédition).

Nom _____

Adresse _____ App. _____

Ville _____ Prov. _____

Signature _____

FINIE LA DOULEUR!

AJUSTAGE PARFAIT

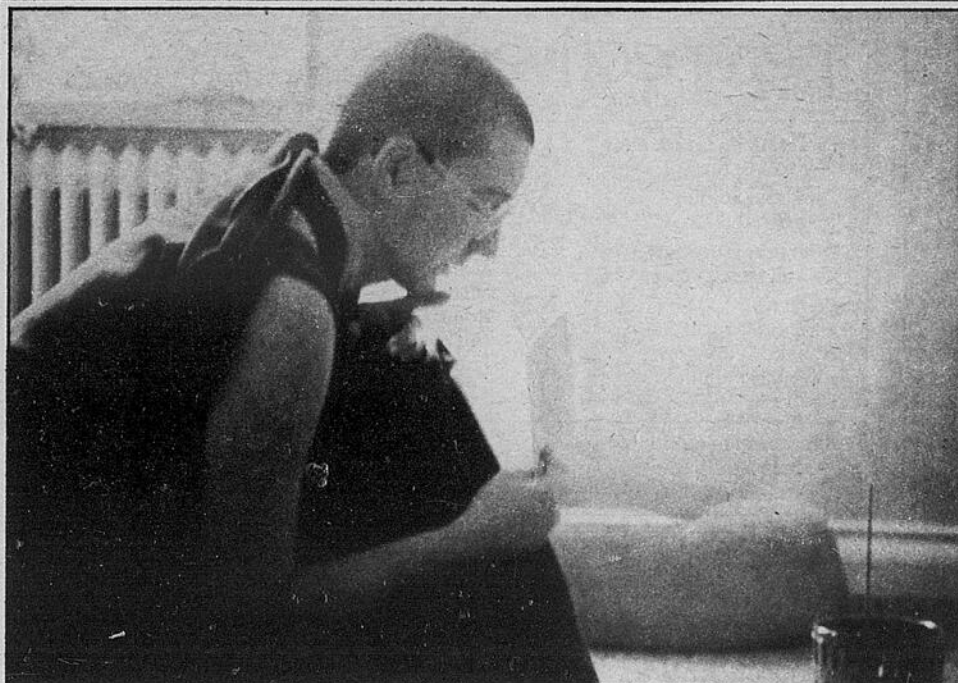


DENTURITE vous permet de manger n'importe quoi avec un cousin de confort. Réajustez vos dents temporairement en quelques minutes. Riez, parlez, éternuez même sans inquiétude.

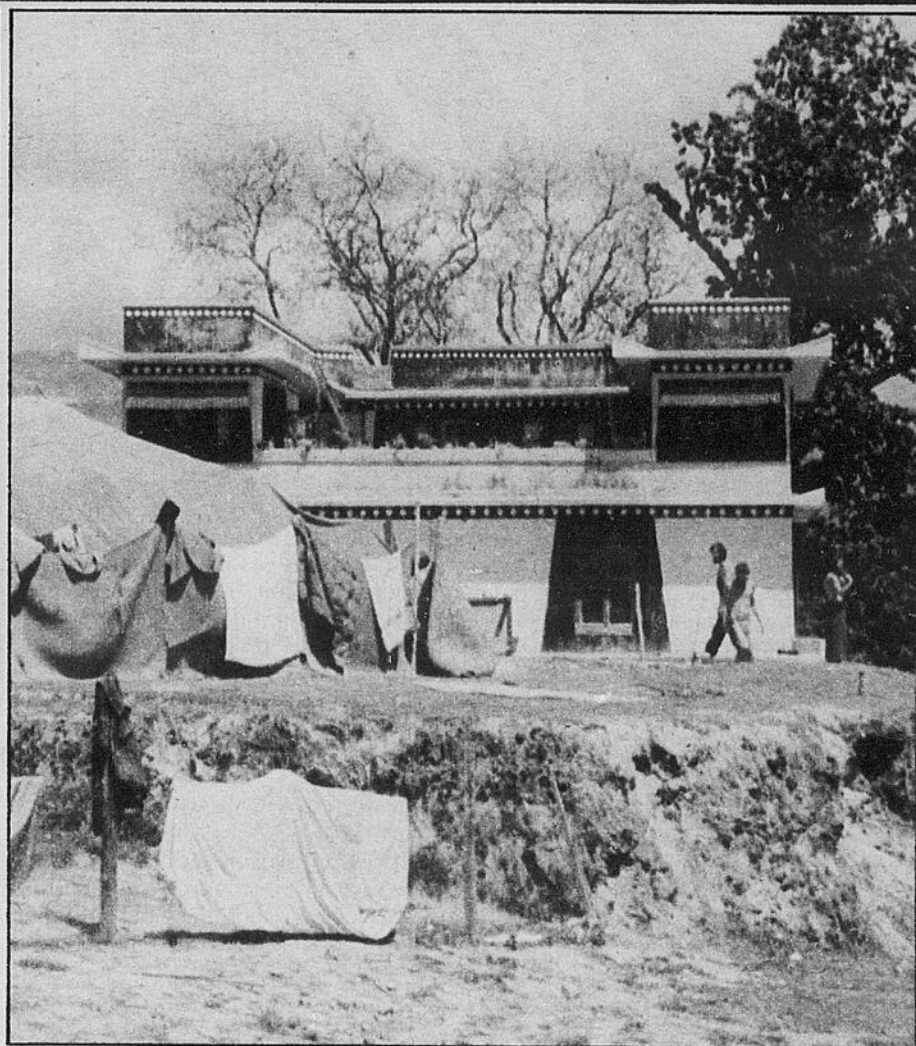
DENTURITE met fin à la nécessité quotidienne des tampons, poudres ou pâtes. Une seule application suffit jusqu'à votre prochaine visite au dentiste. Facile à utiliser — Facile à enlever. Inoffensif pour dents et gencives. Garantie de remboursement. A tous les comptoirs pharmaceutiques.

La semaine prochaine

Vous voulez savoir quelles questions vos enfants se posent? Demandez-leur! C'est ce qu'a fait Danièle Jasmin. Vous verrez ce que ça donne. De plus: Pedro Rodrigues se penche sur la barque de Timothée; Jean-Pierre Maice démasque les séparatistes à Radio-Canada.



Photos Gilles Lajeunesse



PAR PIERRE MASSUE

Construit par des réfugiés fuyant la révolution tibétaine, à 17 kilomètres de Katmandou sur les contreforts de l'Himalaya, s'élève le monastère bouddhiste de Kopan. On y accède par une petite route de terre poudreuse escaladant de verdoyantes collines.

Un bâtiment à un étage, blanc, jaune et bleu, une grande tente kaki et un vieil édifice de brique en constituent les seules dépendances.

La jeune bonzesse au crâne rasé qui nous accueille en anglais, drapée dans sa robe monacale rouge grenat, avec sur les épaules une écharpe violette, se révèle bientôt être une pure Québécoise native de Saint-Jean d'Iberville!

Elle se nomme Nicole Couture et travaillait, il y a quelques années encore, comme secrétaire à l'Hôtel-Dieu de Montréal. En 1968, elle épousa Gilles Lajeunesse, peintre et céramiste québécois. Comme premier voyage, ils se rendirent en auto-stop jusqu'au canal de Panama.

En 1971, elle partit pour l'Europe, en compagnie de son mari. Après avoir séjourné en Grèce et travaillé en Suisse, ils traversèrent en train le Moyen-Orient, puis voyagèrent plusieurs mois en Inde.

En octobre 1972, ils firent un premier stage de trente jours dans ce monastère népalais, puis retournèrent en Inde où ils voyagèrent encore quelque temps.

Mais à Bouddha-Gaya, petit village du nord de l'Inde, là même où Siddharta Gautama atteignit l'illumination il y a plus de deux mille cinq cents ans, devenant ainsi le Bouddha, Nicole trouva elle aussi le chemin du nirvâna.

Bien décidée à travailler sans relâche à son propre salut, elle quitta son mari, renonça au monde et retourna pour toujours au monastère où vivent dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance à leurs godrous une cinquantaine de moines de tous âges et des deux sexes.

Levés dès 4 h 30 du matin, les moines méditent et prient jusqu'à 6 heures. Ils prennent alors le thé et du yogourt puis se livrent à leurs tâches quotidiennes jusqu'à l'unique repas du jour, évidemment sans viande, qu'ils ne prennent que lorsque le soleil commence à descendre.

Le reste du jour est consacré à l'étude et à la discussion des textes sacrés du bouddhisme.

Souriante et détendue, Nicole nous parle de son retour à Montréal, l'été passé, de son bonheur de revoir ses parents et ses amis, et de sa certitude que sa place est maintenant au monastère, où elle peut recevoir l'enseignement oral et vraiment approfondir les écritures dont la majeure partie ne sont pas encore traduites.

Cet été, elle donnera des conférences en Europe sur le bouddhisme tantrique qu'elle décrit comme étant à la fois une science, une religion, une philosophie, une

psychologie, une morale et un art.

L'illusion seule nous permet de nous croire différents des autres, nous dira-t-elle, alors qu'en réalité l'humanité forme un tout indivisible. C'est pourquoi les bouddhistes apprennent à prodiguer à tous, sans distinction, la même tolérance, la même patience et le même amour fraternel.

Seule la réalité ultime et innommable est au-delà du changement; les diverses formes de la vie en sont seulement des manifestations temporaires, affirme-t-elle. Seule la vie est continue. Tout ce qui existe naît, croît, décline et meurt.

C'est, d'après elle, ce que nous avons été dans des vies antérieures qui conditionne ce que nous sommes actuellement. Nicole insiste particulièrement sur le fait que tout est déjà dans le nirvâna et qu'il s'agit seulement d'en prendre conscience. "Regarde en toi. Tu es Bouddha!"

Le bouddhisme tantrique, nous déclare-t-elle, est une science ésotérique basée sur la toute-puissance du mental, qui permet d'accéder à des pouvoirs que notre rationalisme étroit nous interdit même d'imaginer, en nous faisant voir comme irrémédiablement séparés l'esprit et la matière, qui seraient en réalité les produits d'une même énergie.

Le plus courant de ces pouvoirs est la télépathie, mais la capacité de prédire exactement sa propre mort plusieurs années à l'avance et la lévitation, à son avis, sont également fréquentes.

Les adeptes avancés, nous explique-t-elle, ne recherchent pas ces pouvoirs. Ils n'en font usage que par nécessité. Rechercher de tels pouvoirs pour en faire étalage par vanité risquerait de les détourner de la recherche exclusive de l'illumination.

Avec la permission du grand lama de son monastère, elle consent à nous décrire brièvement les aspects les plus secrets de ces pratiques lamaïstes.

Le *lum-gom* permet de courir pendant les journées entières, sans fatigue, dans une sorte de transe, à une vitesse d'environ 35 milles à l'heure, en bondissant comme une balle et en surmontant les obstacles avec une dextérité supranormale.

Le *tum-mo*, pratique de hathayoga, lui a déjà permis, par un froid de -30°C, de faire fondre de la glace épaisse par le seul contact de son corps nu.

Le *p'ho-wa*, yoga du transfert de conscience, beaucoup plus difficile et même franchement dangereux, vise à transférer la conscience directement dans le nirvâna ou dans un autre corps, au moment de la mort. L'énergie sexuelle transmuée en énergie psychique est tirée des *chakras* — centres d'énergie échelonnés le long de la colonne vertébrale —, rassemblée et poussée vers le haut à travers le canal psychique médian qui est contenu dans le creux de la colonne vertébrale.

C'est un yoga qui, selon Nicole, doit être accompli quotidiennement jusqu'à ce que la réussite soit indiquée par le suintement d'un peu de lymphe ou de sang à l'endroit

Ci-contre, le monastère lamaïque de Kopan, devant lequel des hippies occidentaux adeptes de cette religion ont dressé leur tente; à g., Nicole Couture, en bonzesse au crâne rasé, qu'on voit à droite avec ses cheveux longs avant sa conversion au bouddhisme.

De Saint-Jean d'Iberville
à Kopan, au Népal
**NICOLE COUTURE,
MONIALE
BOUDDHISTE**



de la suture sagittale où se joignent les deux os pariétaux.

Seuls ceux qui maîtrisent totalement ce processus parviennent à transférer leur conscience par cette ouverture. Les moins habiles le font par diverses autres parties du corps, dont la bouche, l'anus, le vagin ou le pénis sont les moins souhaitables.

Cette pratique a pour résultat secondaire de permettre à l'adepte de transférer pendant sa vie sa conscience où il veut et quand il veut, y compris dans le corps d'un mort, d'un vivant ou même d'un animal. Nicole nous avoue cependant ne pas y être encore parvenue.

Le *mi-lam* est le yoga du rêve grâce auquel elle a appris à observer et contrôler ses rêves et à voir comment les états de veille et de sommeil sont également illusoire.

Mais le plus important des yogas, d'après Nicole, demeure celui du *bardo*, par lequel l'adepte apprend à traverser la mort et l'au-delà de la mort, puis la renaissance, sans interruption de la continuité de sa conscience.

Les lamas initiés à ce dernier yoga affirment que l'âme d'un mort rencontre d'abord la Claire Lumière du vide qui, s'il s'y attache au lieu de reculer terrorisé, entraînera sa libération immédiate. Ensuite, ses chances d'atteindre la libération iront en diminuant. Les forces terrifiantes nées de son propre karma le contraindront à se réfugier dans la matrice d'un animal, d'un être surnaturel, d'une mère humaine inappropriée ou d'un démon.

Ceux qui, dans leur vie, ont pratiqué même très imparfaitement ces yogas ont quand même la certitude d'atteindre l'un des paradis issus de l'esprit, que certains des bienheureux — Bouddha, Bodhisattva — ont créés par compassion, nous assure-t-elle avec un sourire bienveillant. La libération conçue pour fournir des conditions favorables au progrès vers l'illumination.

Les lamas initiés qui ont rédigé les textes traitant de ces yogas et des pouvoirs qu'ils confèrent ont délibérément omis certains détails techniques indispensables à leur mise en pratique. Ils les ont écrits de telle sorte qu'ils ne livrent la totalité de leur sens qu'à ceux qui ont reçu l'enseignement "murmuré à l'oreille".

A son avis, ces textes parlent aussi de la possibilité de réduire à volonté la taille des objets — y compris son propre corps — ou de les agrandir démesurément, de les rendre légers comme plume ou de les faire disparaître et réapparaître à un endroit déterminé.

Depuis qu'elle est ici, elle a entendu dire que des adeptes experts à donner une forme palpable à leurs créations mentales parviennent à se multiplier eux-mêmes indéfiniment au point d'envoyer leurs doubles dans plusieurs endroits différents en même temps. Certains d'entre eux parviendraient même à passer physiquement au travers des murs ou de tout autre obstacle "solide".

Mais cette science secrète se transmet seulement de bouche à oreille et de gourou

à disciple. Par des rituels compliqués appelés *sadhanas*, surtout composés de *mantras* — assemblages de syllabes dont les sons produisent des effets psychiques précis —, Nicole s'entraîne depuis des mois à créer avec sa pensée les images de plus en plus vivantes et d'une complexité inouïe de certaines divinités symboliques du panthéon lamaïque, qui à la longue finissent par devenir des êtres parfaitement réels.

Comme tous les adeptes de la voie tantrique, Nicole médite assez souvent dans les cimetières. Assise en méditation, parmi les ossements et la chair pourrissante de ceux qui sont morts depuis peu — dans les pays bouddhiques il arrive souvent qu'on n'enterre pas les morts: par compassion, on préfère les offrir en pâture aux animaux sauvages —, la puanteur de la putréfaction emplissant ses narines, elle cherche à atteindre un état d'esprit où n'existe aucune distinction d'attraction ou de répulsion.

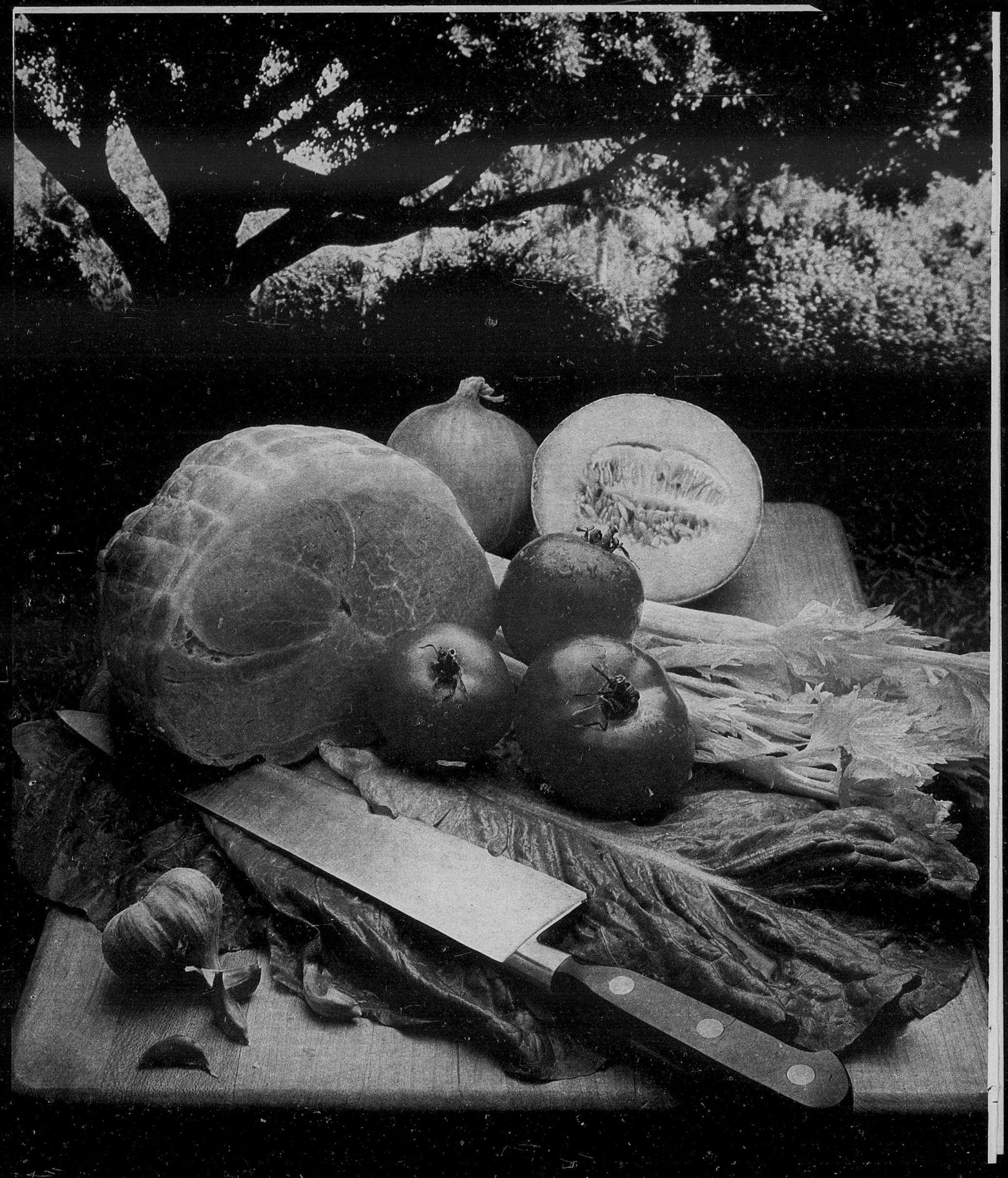
C'est dans le but de détruire les passions et les accroissements karmiques que, selon Nicole, les adeptes du bouddhisme tantrique pratiquent aussi, de temps à autre, le rite de Ghöd. Ce rite est toujours accompli dans la solitude des hautes montagnes. L'initié commence par exécuter la danse qui détruit les croyances erronées. Identifiant ses passions et ses désirs à son propre corps, il l'offre en festin aux démons. Il visualise ensuite son corps comme un immense cadavre gras et, s'en retirant mentalement, il regarde la déité Vajra-Yogini lui trancher la tête pour en faire un gigantesque chaudron où elle jette par gros morceaux sa chair et ses os. Puis, en prononçant certains mantras, il invite les différents ordres d'êtres surnaturels à venir le dévorer. S'il est habile à la visualisation, il contempera effectivement ces créatures horribles et verra son corps taillé en pièces.

C'est à ces esprits qui le dévorent et à tous les êtres en général, où qu'ils soient, que l'initié dédie son sacrifice. Mais il doit veiller à bien maîtriser les rites qui le garderont bien le prendre au mot et le dépouiller vraiment de sa chair pour apaiser leur faim...

Les adeptes du bouddhisme tantrique ont la réputation d'atteindre le nirvâna en une seule vie et Nicole espère bien y arriver. C'est pourquoi on dit qu'ils sont sur le Sentier rapide. Ils se consacrent entièrement à cette immense tâche nécessitant normalement une multitude d'existences humaines successives.

Nirvâna auquel, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, elle est prête à renoncer, pour devenir un Bodhisattva qui se consacrera à la libération de l'humanité en se réincarnant volontairement dans la condition de son choix.

Quant à son mari, il a obtenu son divorce depuis peu. Il demeure néanmoins en très bons termes avec elle et lui écrit souvent. Même s'il ne partage pas cet idéal extrêmement élevé et trop exigeant pour laisser la moindre possibilité d'amour terrestre à ceux qui s'y dévouent corps et âme, il ne regrette rien et trouve que Nicole est maintenant plus heureuse que jamais.



Un vrai repas sur l'herbe!

En pique-nique, pourquoi ne pas vous régaler d'un vrai repas plutôt que de sandwiches qui, si bons soient-ils, ne réussissent pas toujours à satisfaire des appétits aiguisés par le grand air? Il est quantité de plats excellents qui se transportent sans complications et se servent bien à l'extérieur. Je vous offre ici une entrée, une soupe, deux plats de résistance, un chaud et un froid, et un dessert. Ajoutez à tout cela de tendres tartines de pain croûté et des fruits frais et partez célébrer l'été.

BOUCHÉES ROULÉES AU FROMAGE

2 paquets de 6 onces de jambon cuit (ou d'une autre sorte de viande froide vendue en tranches carrées)

1 paquet de 4 onces de fromage à la crème au piment (à la température de la pièce)

1 paquet de 4 onces de fromage à la crème à l'ananas (à la température de la pièce)

Badigeonner la moitié des tranches de jambon du fromage au piment et l'autre moitié du fromage à l'ananas. Rouler les tranches sur elles-mêmes autour de leur garniture, comme on le fait pour un gâteau roulé. Presser un peu les petits rouleaux pour que le fromage adhère bien à la viande. Réfrigérer et transporter, au moment du pique-nique, dans une glacière portable.

Couper chaque petit rouleau en 5 morceaux, au moment de servir. (De 80 à 90 bouchées)

La recette du mois en mesures métriques

SOUPE AUX POIS

(à faire au mélangeur électrique et à servir très chaude ou refroidie)

2 paquets de 340 g de petits pois congelés

10 ml de sucre

125 ml d'oignon grossièrement coupé

500 ml d'eau bouillante

45 ml de beurre ramolli

45 ml de farine

10 ml de sel

1 ml de poivre

1 ml de feuilles de sarriette séchées

750 ml de lait

Mettre les pois dans une grande casserole. Ajouter le sucre, l'oignon et l'eau bouillante. Chauffer jusqu'à ébullition et cuire 3 minutes. Mettre environ la moitié des légumes et une partie de l'eau de cuisson dans le bocal d'un mélangeur électrique et réduire le tout en purée. Remettre dans la

casserole. Mettre dans le bocal le reste des légumes et de l'eau de cuisson ainsi que le beurre, la farine, le sel, le poivre et la sarriette. Réduire en purée (ajouter un peu du lait, si cela est nécessaire pour éclaircir le mélange). Remettre le tout dans la casserole et ajouter le lait, en brassant. Chauffer, en brassant constamment, jusqu'au point d'ébullition. Cuire alors à feu doux, en brassant, jusqu'à ce que la soupe soit légèrement épaissie.

Verser immédiatement dans une grande bouteille isolante si l'on désire servir la soupe chaude. La bien refroidir, au réfrigérateur, et la mettre alors dans une bouteille isolante si on désire la servir froide. Servir dans des chopes ou des verres de papier. (De 6 à 8 portions)

TOMATES FARCIES DE MACARONI

1 tasse de macaroni en coudes

4 wieners

1 cuil. à table d'oignon râpé

¼ de tasse de vinaigrette, du commerce

1 tasse de céleri haché

½ tasse de radis tranchés

2 cuil. à table de persil haché

½ cuil. à thé de sel

1 pincée de poivre

1 tasse de crème sure, du commerce

2 cuil. à thé de moutarde en pâte

De 6 à 8 grosses tomates mûres

Cuire le macaroni 7 minutes, dans une abondante quantité d'eau bouillante salée. L'égoutter et le mettre dans un bol. Faire mijoter les wieners dans de l'eau bouillante, 3 minutes, pendant la cuisson du macaroni. Les couper en tranches minces et les ajouter au macaroni. Ajouter aussi l'oignon et verser la vinaigrette sur le mélange encore tiède. Bien mélanger et laisser refroidir. Ajouter le céleri, les radis, le persil, le sel et le poivre. Tasser un peu le mélange dans des contenants de plastique et le réfrigérer.

Mêler la crème sure et la moutarde. Mettre le mélange dans un petit bocal et réfrigérer.

Couper une tranche sur le dessus des tomates. Creuser ces dernières en leur laissant, toutefois, des parois d'environ ¼ de pouce d'épaisseur, c'est-à-dire suffisamment solides pour bien retenir une garniture. Retourner les tomates sur du papier absorbant pour les faire s'égoutter parfaitement. (Réfrigérer la chair de tomate enlevée pour utiliser dans des sauces ou autres plats.) Mettre les tomates creusées dans des contenants de plastique et les réfrigérer.

Transporter tous les éléments du plat dans une glacière portable. Une fois sur les lieux du pique-nique, ajouter environ la moitié de la crème sure relevée au macaroni. Farcir les tomates du macaroni en utilisant de ½ à ¾ de tasse de ce dernier pour chacune. Offrir aux convives, le reste de la crème sure. (De 6 à 8 portions)

BOULETTES DE VIANDE ET HARICOTS A LA NAPOLITAINE

1 livre de haricots secs (navy beans)

4 tasses d'eau

1 boîte de 10 onces de bouillon de boeuf

2 cuil. à table d'huile à cuisson

2 tasses d'oignon finement haché

1 boîte de 10 onces de morceaux de champignons, hachés

2 gousses d'ail, émincées

1 ½ livre de boeuf haché

1 livre de veau haché

½ livre de porc haché

3 tasses de pain, de la veille, en petits cubes

¾ de tasse de lait

2 cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

½ cuil. à thé de feuilles d'origan séchées

¼ de cuil. à thé de piment de la Jamaïque (allspice), en poudre

Farine

½ tasse d'huile à cuisson

Sauce tomate (notre recette)

Couvrir les haricots d'eau et les laisser tremper jusqu'au lendemain. Egoutter, conserver l'eau de trempage et la mesurer. Y ajouter suffisamment d'eau fraîche pour avoir les 4 tasses d'eau dont il est question dans la liste des ingrédients.

Mettre les haricots et l'eau dans une grande casserole, ajouter le bouillon de boeuf, chauffer jusqu'à ébullition, baisser le feu, couvrir et faire mijoter, 1 heure ou jusqu'à ce que les haricots soient tendres. Ne pas égoutter.

Chauffer 2 cuil. à table d'huile, dans une poêle épaisse, et y cuire l'oignon, les champignons et l'ail 5 minutes, en brassant.

Mettre la viande dans un grand bol.

Ajouter le mélange oignon, champignons et ail ainsi que tous les autres ingrédients excepté la farine, ½ tasse d'huile à cuisson et la sauce tomate. Bien mélanger. Façonner en petites boulettes et rouler chacune dans de la farine.

Chauffer ½ tasse d'huile, dans une grande poêle épaisse, et y faire brunir les boulettes, de tous les côtés; les retirer de la poêle à mesure qu'elles sont prêtes et ajouter un peu d'huile si cela est nécessaire.

Chauffer le four à 350°F. Avoir sous la main deux plats à cuire de 3 pintes.

Mêler les haricots et leur eau de cuisson

à la sauce tomate, dans un très grand bol ou dans une grande marmite. Ajouter les boulettes et mélanger délicatement.

Mettre dans les plats à cuire, en divisant également les boulettes et en les enfonçant dans les haricots.

Cuire au four environ 2 heures. Presque tout le liquide doit alors avoir été absorbé par les autres ingrédients mais les haricots ne doivent pas être top secs. Couvrir les plats de papier d'aluminium; les envelopper d'une épaisse couche de papier journal ou les mettre dans des sacs isolants pour les transporter. (12 portions)

Note: on peut préparer ce plat à l'avance, en tout ou en partie. Le mieux est de le préparer la veille du pique-nique, de le réfrigérer et de le cuire au four au dernier moment de telle façon qu'on puisse le transporter bien chaud jusqu'au lieu du pique-nique.

Sauce tomate

2 boîtes de 28 onces de tomates

1 boîte de 14 onces de sauce tomate

2 gousses d'ail, broyées

2 cuil. à table de sucre

½ tasse de persil haché

2 cuil. à thé de sel

½ cuil. à thé de poivre

1 cuil. à thé de feuilles d'origan séchées

1 petite feuille de laurier, émietée

Mêler tous les ingrédients, dans une grande casserole. Chauffer jusqu'à ébullition, en brisant tout morceau de tomate trop gros. Baisser le feu et laisser mijoter 30 minutes, à découvert.

BISCUITS AUX RAISINS ET AU GRUAU

1 tasse de raisins secs

¾ de tasse de graisse végétale ramollie

1 ½ tasse de sucre

2 oeufs

½ tasse de lait

1 cuil. à thé de vanille

2 ½ tasses de gruau d'avoine à cuisson rapide

2 tasses de farine à tout usage, tamisée

1 cuil. à thé de sel

1 cuil. à thé de poudre à lever

½ cuil. à thé de bicarbonate de sodium

1 cuil. à thé de cannelle

Chauffer le four à 375°F. Graisser des plaques à biscuits.

Couvrir les raisins d'eau bouillante et laisser reposer 5 minutes. Bien égoutter. **Battre** ensemble, jusqu'à ce que le mélange soit bien léger, la graisse végétale, le sucre et les oeufs. Ajouter, en brassant, le lait, la vanille, le gruau et les raisins.

Tamiser ensemble, dans le mélange, la farine, le sel, la poudre à lever, le bicarbonate de sodium et la cannelle et bien mélanger. Déposer, par grosse cuillerée à thé, sur les plaques.

Cuire au four, 12 minutes ou jusqu'à ce que les biscuits soient fermes et légèrement brunis. (Environ 5 douzaines)

